THEATRE COMPLET DE M. DE VOLTAIRE; NOUVELLE EDITION, ...

Voltaire


Digitized by Google



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE B

PLUTEO I

N.° CATENA 13

Pr. Sala - B. I. 13

Digitized by Google



Digitized by Google

0890

THÉATRE COMPLET DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue & corrigée par l'*AUTEUR.

TOME DIXIÈME,

CONTENANT

SOCRATE, LA FEMME QUI A RAISON, LE TEMPLE DE LA GLOIRE, SAMSON, PANDORE, CHARLOT.







[redacted]

A AMSTERDAM,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE,

Supposé traduit de l'Anglais

DE FEU MR. THOMPSON,

Digitized by Google

Digitized by Google



PRÉFACE DE M. FATEMA,

TRADUCTEUR.

ON a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſimplement vertueux, ſans intrigue, ſans paſſions, puiſſe plaire ſur la ſcène. C'eſt une injure faite au genre humain; elle doit être repouſſée, & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu Mr. Thompſon. Le célèbre Adiſſon avait balancé long-tems entre ce ſujet & celui de Caton. Adiſſon penſait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que Socrate était encor au-deſſus. Il diſait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus réſignée à la volonté de Dieu, que celle de Caton; ce ſage Grec, diſait-il, ne crut pas comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter ſur ſoi-même, & d'abandonner le poſte où Dieu nous a placés. Enfin, Adiſſon regardait Caton comme la victime de la liberté, & Socrate comme le martyr de la ſageſſe. Mais le chevalier Richard Steele lui perſuada que le ſujet de Caton était plus théâtral que l'autre, & ſur-tout plus convenable à ſa nation dans un tems de trouble.

En effet, la mort de Socrate aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on

ne persécute personne pour sa religion, & où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population & les richesses, ainsi que dans la Hollande ma chère patrie. Richard Steele dit expressément dans le Tatler, qu'*on doit choisir pour sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le succès de Caton ayant enhardi Adisson, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la mort de Socrate, en trois actes. La place de secrétaire d'état qu'il occupa quelque tems après, lui déroba le tems dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. Thompson son élève; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; il donna Sophonisbe, Coriolan, Tancrède, &c. & finit sa carrière par la mort de Socrate, qu'il écrivit en prose, scène par scène, & qu'il confia à ses illustres amis M. Dodington, & M. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre; ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de Shakespear, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre Xantippe, femme de Socrate, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, & l'aimant; de mettre sur la scène tout l'Aréopage, & de faire en un mot, de cette pièce, une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficultés;

Digitized by Google

& quoique le ſublime continu ſoit d'un genre infiniment ſupérieur, cependant ce mélange du pathétique & du familier a ſon mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyſſée, & l'autre à l'Iliade. M. Littleton ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de Mélitus reſſemblait trop à celui du ſergent de loi Catbrée, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une eſquiſſe, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. Thompſon à ſon dernier voyage en Hollande. Je le traduiſis d'abord en Hollandais ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer ſur le théâtre d'Amſterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayions parmi nos pédans aucun pédant auſſi odieux, & auſſi impertinent que M. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire exécuter; je le traduiſis en français, & je veux bien laiſſer courir cette traduction, en attendant que je faſſe imprimer l'original.

À Amſterdam, 1755.

Depuis ce tems on a repréſenté la mort de Socrate à Londres, mais ce n'eſt pas le drame de M. Thompſon.

N B. Il y a des gens aſſez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui ſont dans cette préface. Ils prétendent que M. Fatema n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, diſent-ils, en 1754. Quand cela ſerait, voilà une plaiſante raiſon! mais le fait eſt qu'il eſt décidé en 1757.

Digitized by Google



ACTEURS.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MÉLITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de Socrate.

AGLAÉ, jeune Athénienne élevée par Socrate.

SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.

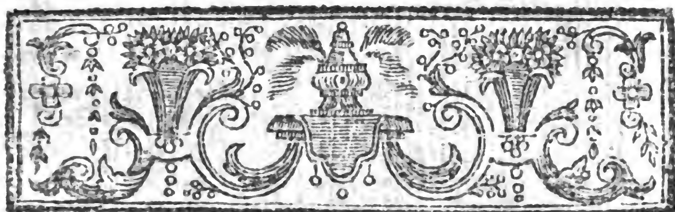
DRIXA, marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE & ACROS, }

Juges.

Disciples de Socrate.

Pédans protégés par Anitus, au nombre de trois.

Digitized by Google



SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, & mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui sans doute, Monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encor davantage.

Digitized by Google

ANITUS.

Il me faudra, Madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous emande que deux grands candelabres d'argent ; & à vous, une demi-douzaine de robes de soie brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort; mais, Monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des Dieux. Donnez beaucoup, & vous recevrez beaucoup : & sur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, & qui ne présentent pas assez d'offrandes.

ACROS.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidelles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis; les Dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux & si justes ! & comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans, & les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

EH bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé, mais je ne vous en aime pas moins; & nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, Monseigneur, je ne suis point jalouse; & pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime, & Xantippe la femme de Socrate m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé soit encor entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus & moi, nous perdrons cet homme

dangereux, qui ne prêche que la vertu & la divinité, & qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton père d'Aglaé a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, & que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtisanes & les saints mystères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres & sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle & d'une autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les Dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf, de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient les filles, ou passent la nuit avec elles selon le besoin: vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages

qui eussent autant de considération que lui, ç'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes & de mes honneurs.

DRIXA.

Diable ! voilà qui est sérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle je vais lui parler sous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laisse, & je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les Dieux vous conduisent, ma chère Drixa ; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul Dieu, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCÈNE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

EH bon jour, mon cher Socrate, le favori des Dieux & le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; & je respecte dans vous la nature humaine.

Digitized by Google

SOCRATE.

Je ſuis un homme ſimple, dépourvu de ſcience & plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

ANITUS.

Vous ſupporter! je vous admire: je voudrais vous reſſembler, s'il était poſſible: & c'eſt pour être plus ſouvent témoin de vos vertus, pour entendre plus ſouvent vos leçons, que je veux épouſer votre belle pupille Aglaé, dont la deſtinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il eſt vrai que ſon père Agaton qui était mon ami, c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me confia par ſon teſtament cette aimable & vertueuſe orpheline.

ANITUS.

Avec des richeſſes conſidérables? car on dit que c'eſt le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'eſt ſur quoi je ne peux vous donner aucun éclairciſſement; ſon père, ce tendre ami dont les volontés me ſont ſacrées, m'a défendu par ce même teſtament de divulguer l'état de la fortune de ſa fille.

ANITUS.

Ce reſpect pour les dernières volontés d'un ami, & cette diſcrétion ſont dignes de votre belle ame. Mais on ſait aſſez qu'Agaton était un homme riche.

Digitized by Google

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune. Mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous. Mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître. Elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.



Digitized by Google

SCÈNE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

Venez, belle Aglaé, venez décider de votre ſort. Voilà un homme d'un grand rang, le premier prêtre d'Athènes qui s'offre pour être votre époux. Je vous laiſſe toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté ſerait gênée par ma préſence. Quelque choix que vous faſſiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(*Il ſort.*)

AGLAÉ.

Ah ! généreux Socrate, c'eſt avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me ſert de père, & il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos ſentimens, pourriez-vous me dire ce que vous penſez de Cérès, de Cibèle, de Vénus ?

Digitized by Google

A G L A É.

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

A N I T U S.

C'eſt bien dit, vous ferez auſſi tout ce que je voudrai ?

A G L A É.

Non, l'un eſt fort différent de l'autre.

A N I T U S.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à notre union ; Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vous ſavez quels ſentimens vous m'avez inſpirés. Vous connaiſſez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, & peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

A G L A É.

Je vais vous répondre avec toute la vérité que ce grand homme qui ſort d'ici m'a inſtruite à ne diſſimuler jamais, & avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte votre dignité, je connais peu votre perſonne, & je ne peux me donner à vous.

A N I T U S.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

A G L A É.

Il eſt vrai, je ne le veux pas.

A N I T U S.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'eſt lui qui dicte votre réponſe ; c'eſt lui qui donne la pré-

férence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès l'enfance; Socrate lui ſert de père comme à moi. Sophronime eſt plein de graces & de vertus: Je l'aime, j'en ſuis aimée; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous oſez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'oſe vous l'avouer, parce que rien n'eſt plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec lui, vous refuſez ſa main?

AGLAÉ.

Rien n'eſt plus vrai encor.

ANITUS.

C'eſt, ſans doute, la crainte de me déplaire qui ſuſpend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non aſſurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les Dieux en préférant un profane comme Sophronime à un miniſtre des autels?

AGLAÉ.

Point du tout ; je ſuis perſuadée que l'Être ſuprême ſe ſoucie fort peu que je vous épouſe ou non.

ANITUS.

L'Être ſuprême ! ma chère fille, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut parler. Vous devez dire les Dieux & les Déeſſes. Prenez garde, j'entrevois en vous des ſentimens dangereux, & je ſais trop qui vous les a inſpirés. Sachez que Cérès, dont je ſuis le Grand-Prêtre, peut vous punir d'avoir mépriſé ſon culte & ſon miniſtre.

AGLAÉ.

Je ne mépriſe ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préſide aux bleds, je le veux croire, mais elle ne ſe mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle ſe mêle de tout. Vous en ſavez trop ; mais enfin, j'eſpère vous convertir. Êtes-vous bien réſolue à ne point épouſer Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'y ſuis très-réſolue ; & j'en ſuis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez, je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur, & vous donner un grand rang. Croyez-moi, ne m'offenſez pas, ne rejetez point votre fortune : ſongez qu'il faut ſacrifier tout à un établiſſement avantageux ; que la jeuneſſe

passe, & que la fortune reste; que les richesses & les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des Dieux & des Déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, & j'espère encor qu'elle touchera votre cœur. Adieu encor une fois; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je me le suis promis, non à vous.

(*Anitus sort.*)

(*Aglaé seule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin! Je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime; h[illegible]! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendrissement.

SCÈNE V.

AGLAÉ, SOPHORNIME.

SOPHRONIME.

CHÈRE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, & vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

Digitized by Google

AGLAÉ.

Lui ! il eſt l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'averſion qu'il m'inſpirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! ſerait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obſcurciſſent vos yeux ?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inſpirer quo des dégoûts. Non ; Sophronime, il n'y a que vous qui puiſſiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux ! moi qui voudrais les payer de mon ſang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume ſur votre vie ! Vous pleurez, & j'en ſuis la cauſe ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendreſſe, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funeſtes avez-vous prononcés ? Non, je ne le puis croire; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

Digitized by Google

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'espérais; mais ma fortune m'a trompée; je jure que ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche & que je méprise; je vous le déclare le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus; expliquez-moi ce mystère funeste.

SCÈNE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O SOCRATE, mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire; c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen; la belle Aglaé qui semblait le desirer, me refuse; & en me disant

Digitized by Google

qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice, ou empêchez mon malheur, on apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés; son père m'a fait son tuteur; & non pas son tyran; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé. Mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes,

AGLAÉ.

Elles le sont du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage & généreux Socrate, vous me dites qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne possède pour toute richesse que sa vertu; vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, & aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon

père qui eſt mort dans la pauvreté, qui ne me laiſſe rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon ſonge, je n'ai ſenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma miſère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ſes raiſons ne vaudraient rien; ſi elle m'aime, ne ſuis-je pas aſſez riche ? Je n'ai ſubſiſté, il eſt vrai, que par vos bienfaits; mais il n'eſt point d'emploi pénible que je n'embraſſe pour faire ſubſiſter ma chère Aglaé. Je devrais, il eſt vrai, lui faire le ſacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux; mais j'avoue que je n'en ai pas la force; & par-là je ſuis indigne d'elle. Mais ſi elle pouvait ſe contenter de mon état, ſi elle pouvait s'abaiſſer juſqu'à moi! non, je n'oſe le demander, je n'oſe le ſouhaiter; & je ſuccombe à un malheur qu'elle ſupporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe eſt bien indiſcrète de vous avoir montré ce teſtament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée. J'ai vu de mes yeux ma miſère. L'écriture de mon père m'eſt aſſez connue. Soyez ſûr, Socrate, que je ſaurai ſoutenir la pauvreté. Je ſais travailler de mes

mains ; c'eſt aſſez pour vivre, c'eſt tout ce qu'il me faut ; mais ce n'eſt pas aſſez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en eſt trop mille fois pour moi, ame tendre, ame ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuſe eſt l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais ſi vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté reſpectable eſt au-deſſus du trône de Créſus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſſent ; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont été mieux récompenſés ; jamais mon eſpérance n'a été plus remplie. Mais, encor une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus riche que vous ne penſez. C'eſt n'eſt pas à elle, c'eſt à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore ?

AGLAÉ.

Non, Socrate, il dit expreſſément dans ſon teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux ſigner le contrat tout-à-l'heure.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur, ni contradiction, j'aime qu'on m'obéisse, & vîte; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, & suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel! Ah chère Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, & sur tout, qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse & votre

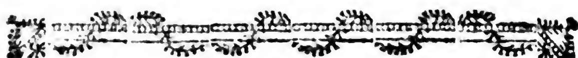
votre démon familier, & votre ironie, & toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé; venez, que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire; Drixa est votre fait; vous me remercierez tous deux; tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive, ne perdons point de tems. Tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans; marquez-lui toute sorte de déférence; il faut lui complaire, puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne peux croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable!

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit, elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé. C'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? e connais la rage de mes ennemis : je sais toutes

Digitized by Google

leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur, si ma félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCÈNE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

MON bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime ; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas ; nous ne serons pas riches à ce prix. Plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle ; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans

Digitized by Google

mais que vos enfans ne vous ſoient point à charge. Votre amitié eſt le plus grand des biens, c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche; & vous faites ce que les puiſſans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas reſpecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis; je trahirais l'amitié & la confiance, ſi je faiſais moins. J'ai accepté ſon teſtament, je l'exécute; le peu que je vous donne eſt inutile à ma vieilleſſe, qui eſt ſans beſoins. Enfin, ſi j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'eſt moi qui le ſuis aujourd'hui; c'eſt moi qui par ce nom ſacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refuſant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raiſons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah que vous nous ordonnez des choſes cruelles!



Digitized by Google

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRAIMENT, vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple, & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole. Ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille dragmes ! justes dieux ! vingt mille dragmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante & dix ans ? qui paiera vos médecins quand vous serez malade ? vos avocats quand vous aurez des procès ? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col-tors d'Anitus & son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes & la philosophie, & ma sotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse, & vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez

pas le meilleur homme du monde, vous feriez le plus ridicule & le plus insupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve; rompez dans l'instant cet impertinent marché, & faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe; & avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment, & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les loix; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecins à payer, parce que je suis sobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus & vos injures; à vous aimer malgré votre humeur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

XANTIPPE *seule.*

Le vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder,

Digitized by Google

je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impose, & je suis toute confondue ; est-ce qu'il y aurait dans cette tête-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

SCÈNE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien, madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! il me le paiera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille, je le sais bien ; mais dans le fond, c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice : il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, & avec tant de probité, que cela désarme. D'ailleurs, il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

Digitized by Google

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir ; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures sont communes, respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé ; cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de la vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, & qu'il vous rende votre

Digitized by Google

beau Sophronime; par là nous remplirons tous nos devoirs; il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée; j'obtiendrai ma maîtresse, & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous; que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui; mais il est encor plus l'ennemi de Socrate. C'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'Aréopage contre moi, mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui assurément, Monseigneur; j'aime l'argent & le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne le cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, & quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner ? nous sommes prêts.

ACROS.

Oui ; mais quelle espèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux, c'est le plus court.

DRIXA.

Oh ! laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier, au signal que je donnerai. C'est le sûr moyen de gagner le ciel, & sur-tout de vivre heureux sur la terre.



Digitized by Google

SCÈNE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

INFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés

NONOTI.

J'ai travaillé, Monſeigneur, il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui; il eſt confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal; il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel. Vous pouvez laſſer la patience de la cour.

NONOTI.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'ame eſt une quinteſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches; que Cérès fait des miracles,

& que par conféquent Socrate eft un ennemi de l'état, qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au fecond juge, qui eft un excellent philofophe. Je vous réponds que vous ferez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monfeigneur, je ne fuis point fon ennemi. Je fuis fâché feulement qu'il ait tant de réputation; & tout ce que j'en fais eft pour la gloire de Cérès & pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, favant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monfeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accufe adroitement de penfer tout le contraire de ce qu'il a dit; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge: c'eft un homme qui n'a pas le fens commun, & qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monfeigneur, voici mon dernier journal fur le chaos. Je fais voir adroitement, en paffant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneffe.

Digitized by Google

ANITUS.

Admirable ! Allez de ma part chez le ſeptième juge, & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui, nous nous connaiſſons trop l'un & l'autre.

SCÈNE VIII.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS.

Monſieur le prêtre, il y a long-tems que j'y penſe ; uniſſons-nous ſur ce point, nous n'en ſerons pas moins brouillés ſur le reſte.

ANITUS.

Je ſais bien que nous nous haïſſons tous deux ; mais en ſe déteſtant, il faut ſe réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS.

D'accord. Perſonne ne nous entend ici ; je ſais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne peux vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre, parce que je ſuis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en

nous démasquant; nous devons donc commencer, vous & moi, par le faire mourir, & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS (*à part.*)

On ne peut mieux parler. Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel, les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, & consulter son foie tout à mon aise.

MÉLITUS (*à part.*)

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geole, & lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir?

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent; j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, rancune tenant toujours.



Digitized by Google

SCÈNE IX.

ANITUS, MÉLITUS, quelques juges d'Athènes qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *ensemble.*

JUSTICE, just ice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice.

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis ? de quoi vous plaignez-vous ?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Justice, au nom du peuple.

MÉLITUS.

Contre qui ?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MÉLITUS.

Ah, ah ! contre Socrate ? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

ACROS.

Je n'en sais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

Digitized by Google

ACROS.

Oui, il corrompt la jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le temple, que les pauvres meurent de faim, & qu'il faut les ſoulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois, cela eſt vrai, c'eſt un impie.

DRIXA.

C'eſt un hérétique, il nie la pluralité des dieux; il eſt déiſte; il ne croit qu'un ſeul Dieu; c'eſt un athée.

Tous trois enſemble.

Oui, il eſt hérétique, déiſte, athée.

MÉLITUS.

Voilà des accuſations très-graves, & très-vraiſemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'état eſt en danger, ſi on laiſſe de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera ſon ſecours.

DRIXA.

Oui, Minerve, ſans doute; je l'ai entendu faire des plaiſanteries ſur le hibou de Minerve.

MÉLITUS.

Sur le hibou de Minerve! Ô ciel! n'êtes-vous pas d'avis, Meſſieurs, qu'on le mette en priſon tout à l'heure?

Digitized by Google

LES JUGES *ensemble.*

Oui, en prison, vîte en prison.

MÉLITUS.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire: il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique; ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MÉLITUS.

En prison, en prison.



Digitized by Google

SCÈNE X.

Tous les acteurs précédens.

XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*, valets de ville.

XANTIPPE.

EH miséricorde! on traîne mon mari en prison; n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge! quel mal a-t-il pu faire! il en est incapable; hélas, il est plus bête que méchant (1). Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse!

SOPHRONIME.

Ah! Messieurs, respectez sa vieillesse & sa vertu; chargez-moi de ses fers. Je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

---

(1) On prétend que la servante de La Fontaine en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de l'auteur, si Xantippe l'a dit avant cette servante. Il a peint Xantippe telle qu'elle était; il ne devait pas en faire une Cornélie.

Digitized by Google

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prifon au lieu de lui, nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien fur le plus jufte & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MÉLITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeuneffe.

SOCRATE.

Ceffez, ma femme, ceffez, mes enfans, de vous oppofer à la volonté du ciel : elle fe manifefte par l'organe des loix. Quiconque réfifte à fa loi, eft indigne d'être citoyen. Dieu veut que je fois chargé de fers, je me foumets à fes décrets fans murmure. Dans ma maifon, dans Athènes, dans les cachots, je fuis également libre ; & puifque je vois en vous tant de reconnaiffance, & tant d'amitié, je fuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans fa chambre ou dans la prifon d'Athènes ? Tout eft dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MÉLITUS.

Qu'on entraîne ce raifonneur. Voilà comme ils font tous ; ils vous pouffent des argumens jufque fous la potence.

ANITUS.

Meffieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes difpofitions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laiffez-moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que fa femme & ces jeunes gens fe retirent.

Digitized by Google

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCÈNE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur?

ANITUS.

Oui, je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez: il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide & sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philo-

Digitized by Google

ſophie que votre ame ſoit armée, il eſt dur de périr par le dernier ſupplice. Ce n'eſt pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, ſera flétrie dans tous les ſiècles. Non-ſeulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous inſulteront, allumeront le bûcher ſi on vous brûle, ſerreront la corde ſi on vous étrangle, broieront la ciguë ſi on vous empoiſonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aiſément détourner de vous une fin ſi funeſte; je vous réponds de vous ſauver la vie, & même de vous faire déclarer par les juges le plus ſage des hommes, ainſi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aiſément caſſer ſon mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieilleſſe paiſible & honorée, & les Dieux & les Déeſſes vous béniront.

SOCRATE.

Huiſſiers, conduiſez-moi en priſon ſans tarder davantage.

(*On l'emmène.*)

ANITUS.

Cet homme eſt incorrigible; ce n'eſt pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à ſon ſens réprouvé, & le laiſſer mourir impénitent.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout.*

UN JUGE (*à Anitus.*)

Vous ne devriez pas siéger ici. Vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS.

Silence. Écoutez, Socrate ; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des Dieux, d'être hérétique, déiste & athée : répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & sur-tout par vos exemples ; apprenez-lui à aimer la véritable

vertu, & à fuir la miférable philofophie de l'école. L'article de la pluralité des Dieux eft d'une difcuffion un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aifément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MÉLITUS & UN AUTRE JUGE.

Ah le fcélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je. Sa nature eft d'être infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleftes, tournez-les vers la terre & les mers, tout fe correfpond, tout eft fait l'un pour l'autre; chaque être eft intimement lié avec les autres êtres; tout eft d'un même deffein, il n'y a donc qu'un feul architecte, un feul maître, un feul confervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puiffans & plus éclairés que les hommes; & s'ils exiftent, ce font des créatures comme vous; ce font fes premiers fujets, & non pas des Dieux; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils exiftent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un père. Ce Dieu n'a pas befoin de Mercure & d'Iris pour nous fignifier fes ordres. Il n'a qu'à vouloir, & c'eft affez. Si par Minerve vous n'entendiez que la fageffe de Dieu, fi par Neptune vous n'entendiez que fes loix immuables qui élèvent & qui abaiffent les mers, je vous dirais, il vous eft permis de révérer Neptume & Minerve, pourvu que dans ces emblêmes vous n'adoriez

jamais que l'Être éternel, & que vous ne donniez pas occaſion aux peuples de s'y méprendre.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphyſique : la morale eſt ſon eſſence. Adorez & ne diſputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu ſuprême deſcendit dans les bras d'Alcmène, & en eut un enfant, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuſes. C'eſt inſulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puiſſe être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'eſt décourager le reſte des hommes, d'oſer dire que, pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement myſtérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Miltiade, Cimon, Thémiſtocle, Ariſtide, que vous avez perſécutés, valaient bien, peut-être, Perſée, Hercule, & Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être enfant de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être juſte. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MÉLITUS.

Que de blaſphêmes & d'inſolences !

UN AUTRE JUGE.

Que d'abſurdités ! on ne ſait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raiſonnemens ; ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut ; répondez net & avec préciſion. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

SOCRATE.

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hiboux. Quand vous propoſez des choſes ridicules à croire, trop de gens alors ſe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt impertinente; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élever juſqu'à la loi véritable; ils ſavent rire de vos petits Dieux, & ils ne ſavent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhenſible, incommunicable, éternel & tout juſte, comme tout puiſſant.

MÉLITUS.

Ah le blaſphémateur! ah le monſtre! il n'en a dit que trop. Je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous auſſi.

UN JUGE.

Nous ſommes pluſieurs qui ne ſommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très bien parlé. Nous croyons que les hommes ſeraient plus juſtes & plus ſages, s'ils penſaient comme lui; & pour moi, loin de le condamner, je ſuis d'avis qu'on le récompenſe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penſons de même.

MÉLITUS.

Les opinions ſemblent ſe partager.

Digitized by Google

ANITUS.

Meſſieurs de l'Aréopage, laiſſez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le ſoleil tourne, & que l'Aréopage ſoit de droit divin ?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des queſtions; mais je ſuis en droit de vous enſeigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la ſociété que ce ſoit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle ſoient juſtes. La vertu ſeule eſt de droit divin. Et vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuſtres & équitables juges, faites ſortir Socrate.

MÉLITUS *fait un ſigne. On emmène* Socrate.

(ANITUS *continue.*)

Vous l'avez entendu, auguſte Aréopage inſtitué par le ciel ; cet homme dangereux nie que le ſoleil tourne, & que vos charges ſoient de droit divin. Si ces horribles opinions ſe répandent, plus de magiſtrats, & plus de ſoleil. Vous n'êtes plus ces juges établis par les loix fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'état, vous ne devez plus juger que ſuivant les loix ; & ſi vous dépendez des loix, vous êtes perdus ; puniſſez la rebellion, vengez le ciel & la terre. Je ſors. Redoutez la colère des Dieux, ſi Socrate reſte en vie.

Digitized by Google

ANITUS *sort & les juges opinent.*

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des Dieux, encor passe.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès & de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage, ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, sur-tout quand il est laid & vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets le tout sur sa conscience: d'ailleurs, il est tard, on perd son tems. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique & athée; à la mort, à la mort.

MÉLITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les Dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les Dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'ensuive.

SOCRATE.

Nous sommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de tems, &

probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE *sortant.*

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'état au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai: mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de matter un peu.

UN AUTRE JUGE.

Messieurs, un petit mot: ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner (1).

---

(1) Au seizième siècle, il se passa une scène à peu près semblable; & un des juges dit ces propres paroles: A la mort & allons dîner.

Digitized by Google

SCÈNE II.

SOCRATE *seul.*

DEPUIS long-tems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'être suprême, devant qui je dois bientôt paraître; mais la voilà, il faut se résigner à tout.

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE, & les disciples de Socrate.

XANTIPPE.

EH bien, pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, & qui font la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus & les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis; & continuons l'examen que nous faisions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable & plus consolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point. Pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours: la pensée est l'être de l'homme, cet être paraîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faiblesses.

Digitized by Google

XANTIPPE.

C'est bien dit, je n'y entends rien, on pensera toujours parce qu'on a pensé, est-ce qu'on se mouchera toujours parce qu'on s'est mouché? mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet?

LE GEOLIER *ou* valet des Onze, *apportant la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence! je te dévisagerai, monstre!

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même; je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(Il prend le gobelet.)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Sacrate! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi? Quoi! les criminels ont condamné le juste! les fanatiques ont proscrit le sage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon

ame seule qui a vécu avec vous, & elle vous aimera à jamais.

(Il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes; c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

(Il se gratte un peu la jambe.)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous souriez?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (1)

(Il boit.)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

XANTIPPE.

Hélas! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce, qu'on fait mou

---

(1) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de Socrate. Ces moralités qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler Socrate long-tems, ne connaissaient ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum festina*: voilà la grande règle.

Digitized by Google

rir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; & ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent. Ah, ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe: ne pleurez point, mes amis: il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuſe, après cet empoiſonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté, cinquante mille dragmes, le droit d'aſſaſſiner leurs concitoyens impunément?

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul Dieu, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous ſoyiez une de ces victimes!

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir, d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé: je ſuis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers momens encor plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple, ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCÈNE IV & dernière.

Les acteurs précédens, AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, consolez-vous ; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus. Tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du

Digitized by Google

peuple ; on le pourſuit lui & ſes complices ; on rend des graces ſolennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple eſt à la porte de la priſon, & attend que vous paraiſſiez pour vous conduire chez vous en triomphe.

XANTIPPE.

Hélas ! que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéiſſiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modéle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'eſt plus tems.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ! il n'eſt plus tems ? juſte ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bû la coupe empoiſonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je priſſe le poiſon ; j'ai obéi à la loi, toute injuſte qu'elle eſt, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injuſtice eût été commiſe envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mou-

Digitized by Google

rir : mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, & ſongez que pour l'être il faut dompter ſon humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie, qui mépriſe les perſécuteurs, & qui prend pitié des faibleſſes humaines ; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie eſt précieuſe, la mienne eſt inutile : recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y ſonge ! Ah je vais ſoulever la nation.

SOPHRONIME.

Puiſſions-nous élever des temples à Socrate, ſi un homme en mérite !

CRITON.

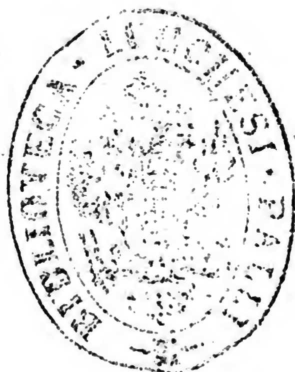
Puiſſe au moins ſa ſageſſe apprendre aux hommes que c'eſt à Dieu ſeul que nous devons des temples !

Fin du cinquième & dernier Acte.

Digitized by Google

LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.



Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Cette petite comédie est un impromptu de société, où plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une petite fête qu'on donna au roi Stanislas, duc de Lorraine, en 1749.

ACTEURS.

Monsieur DURU.

Madame DURU.

Le marquis D'OUTREMONT.

DAMIS, fils de monsieur Duru.

ÉRISE, fille de monsieur Duru.

Monsieur GRIPON, correspondant de Mr. Duru.

MARTHE, suivante de madame Duru.

La scène est chez madame Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

Digitized by Google

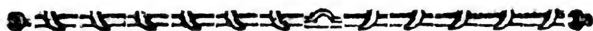


LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Madame DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment? en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? Le cas est inoui.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui.
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille est docile;

Digitized by Google

Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour ;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès long-tems je m'affiche ;
Je me crois honnête homme, & je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux ;
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

Madame DURU.

D'accord ; mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.
Quel besoin avons-nous des conseils d'un tel homme ?

Madame DURU.

Quoi ! pendant son absence ? ...

LE MARQUIS.

Ah ! les absens ont tort.
Absent depuis douze ans, c'est comme à peu près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement,
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant ;
Mais je le tiens pour mort aussi-tôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Érise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin ;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez...

Madame DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour monſieur Duru, mon ſeigneur & mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime.... comme il faut.... pas trop fort... ſenſément;
Mais je lui dois reſpect & quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout, vous vous moquez, je penſe.
Qui, vous? vous? du reſpect pour un monſieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage,
Tenir, ſans domeſtique, un fort plaiſant ménage.
Vous êtes demoiſelle; & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec monſieur Duru vous fit en bien commune;
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce monſieur faire beaucoup d'honneur:
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De ſouffrir qu'il joignît avec rude manière,
A vos tendres appas ſa perſonne entière.
Voulez-vous pas encor aller ſacrifier
Votre charmante Ériſe au fils d'un uſurier?
De ce monſieur Gripon, ſon très-digne compère?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette affaire;
Il l'avait fort à cœur, &, par reſpect pour lui,
Vous devriez, ma foi, le conclure aujourd'hui.

Madame DURU.

Ne plaisantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Madame DURU.

Hélas! à vos desirs je voudrais condescendre;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui; voilà des raisons, des mesures commodes;
Envoyer publier des bans aux antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de marquis sa grosse ame étonnée,
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, Madame, un si tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Madame DURU.

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel! Pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame soumise,
D'un cœur toujours à vous....

SCÈNE II.

Madame DURU, LE MARQUIS, ÉRISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez, belle Érise;
Fléchissez votre mère, & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Madame DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ÉRISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous dé-
plaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve [illegible] claire?

Madame DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé ; mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah ! Madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme ;
Vous l'avez allumée ; & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Ériſe.*)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ÉRISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Madame DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux ;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari ! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiète ſans ceſſe.

ÉRISE.

Il eſt mon père.



SCÈNE III.

Madame DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! ah ! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour, je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie,
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur ;
Je compte absolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure ;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison ;
Enfin, c'est un parti qu'on ne peut plus combattre ;
Une noce, après tout, suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
Par un seul mot, ma mère, & contre la coutume ;
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous serez, ma mère, heureuse autant que nous ;

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même,
Mais Madame balance, & c'est en vain qu'on aime.

ÉRISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre misérable?

DAMIS.

Désespérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ÉRISE.

Je connais bien mon frère; & j'ai lu dans son cœur.
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Madame DURU.

Écoutez donc tous trois.
Vos amours sont charmans, & vos goûts sont mon choix;

Digitized by Google

Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contens, ou bien je ne pourrai;
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah!

Madame DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais! vous allez encor dire;
Mais mon mari.

Madame DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Madame DURU.

Oh! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfans,
Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré père;
Sa fortune déjà commençait à se faire;
Il eut l'art d'amasser & de garder du bien
En travaillant beaucoup & ne dépensant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & sur-tout la dépense;
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me suis établie.

Digitized by Google

Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat;
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
Que de monsieur Gripon & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous soient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

Madame DURU.

Je crains quelque déconvenue.
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Madame DURU.

Son cher correspondant,
Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse
Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

Madame DURU.

Oui, mais j'ai consulté....

LE MARQUIS.

Hélas! consultez-nous.

Madame DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut sûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS,

Digitized by Google

DAMIS.

Non ,
Lorſque ce propre père étant dans la maiſon ,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde :
Mais quand ce propre père eſt dans un bout du monde ,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui , c'eſt ce qu'il faut faire , & quand ? Dès aujourd'hui.

SCÈNE IV.

Madame DURU , LE MARQUIS , ÉRISE , DAMIS , MARTHE.

MARTHE.

VOILÀ monſieur Gripon qui veut forcer la porte ;
Il vient pour un grand cas , dit-il , qui vous importe :
Ce ſont ſes propres mots , faut-il qu'il entre ?

Madame DURU.

Hélas !
Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas.



SCÈNE V.

Madame DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, monsieur GRIPON, MARTHE.

Madame DURU.

Si tard, monsieur Gripon ! quel sujet vous attire ?

Monsieur GRIPON.

Un bon sujet.

Madame DURU.

Comment ?

Monsieur GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'inde ?

Monsieur GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre;
Ils le seront du moins, & sans beaucoup attendre.
(*Il lui donne une lettre.*)
Lisez.

Madame DURU.

L'ordre est très-net, que faire ?

Digitized by Google

Monsieur GRIPON.

A votre chef
Obéir sans replique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt ; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre ; ayez la charité
De dépêcher la chose avec célérité.

Madame DURU.

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ÉRISE *ensemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à monsieur Gripon.*

De nos communs desirs il faut presser l'effet.
Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

Monsieur GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise ;
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

Monsieur GRIPON.

Pourquoi tant d'aise ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

Monsieur GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

D a

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame sa femme, & sur-tout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi!..
Je suis le bon ami du logis.

Monsieur GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi, si-tôt?

Madame DURU.

Sans donner le tems de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

Monsieur GRIPON.

Pour se bien marier, il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Madame DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

Monsieur GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est, en tout, mon portrait.

Digitized by Google

Madame DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh ! monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

Monsieur GRIPON.

Pour ma Philipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

Monsieur GRIPON.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre ;
(*à Érise.*)
Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

ÉRISE.

Je dis la même chose, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

Monsieur GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

Monsieur GRIPON.

Oh ! quel original !
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Digitized by Google

Le Marquis lui fait de grandes révérences.

(*A madame Duru.*)

Oh, çà, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez des enfans, souples, respectueux,
Grands ménagers, enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Madame DURU.

C'est une bagatelle, & mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un père, & sur leurs sentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grace & simple & naturelle.

ÉRISE.

Leur bon sens dont leur père est le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

Monsieur GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau monsieur là?

(*à madame Duru.*)

A demain donc, Madame, une noce frugale
Préparera sans bruit l'union conjugale.
Il est tard, & le soir jamais nous ne sortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le soir?

Digitized by Google

Monſieur GRIPON.

Nous dormons.

On ſe lève avant jour; ainſi fait votre père.
Imitez-le dans tout, pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, madame.

Madame DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

Monſieur GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE (*l'arrêtant par le bras.*

Monſieur, un mot.

Monſieur GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous propoſer une excellente affaire?

Monſieur GRIPON.

Propoſez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils?

Monſieur GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure?

Monsieur GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présens.

Monsieur GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

Monsieur GRIPON (*à madame Duru.*)

Madame, il nous faudra chasser cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(*Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.*)

SCÈNE VI.

Madame DURU, ÉRISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

EH bien! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité,
Qui mette pour jamais nos droits en ſureté ;
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Ériſe.

ÉRISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiète,
En revenant demain trouve la noce faite.

Madame DURU.

Mais. . .

LE MARQUIS.

Les *mais*, à préſent, deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Madame DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère ;
Mais. . . à qui pourrons-nous recourir ?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique ;
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

Digitized by Google

DAMIS.

Elle a grande raiſon.
Et je veux que demain maître Iſaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conſeils & celui de mon frère.

Madame DURU.

C'eſt votre avis à tous?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mère.

Madame DURU.

Fort bien.
Je peux vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

Fin du premier Acte.



Digitized by Google



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

Monſieur GRIPON, DAMIS.

Monſieur GRIPON.

COMMENT! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi, deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher;
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

Monſieur GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire

Digitized by Google

Un délire de joie, un transport inoui.
A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici,
Que livrés par avance à l'amour qui nous presse,
Après un long souper, la joie & la tendresse,
Préparant, à l'envi, le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

Monsieur GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te marîra!

DAMIS.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature,
Cette délicatesse & ces ravissemens,
Qui ne sont bien connus que des heureux amans!
Si vous saviez...

Monsieur GRIPON.

Je sais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

Monsieur GRIPON.

Si fait, si fait.

DAMIS.

Comment? Vous aussi, vous?

Monsieur GRIPON.

Moi-même.

Digitized by Google

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême ;
Les douceurs....

Monsieur GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon ;
L'amour, un jour ou deux, à madame Gripon :
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien ; enfin, vous me le pardonnez ?

Monsieur GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats seront faits & signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche ;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

Monsieur GRIPON.

Quoi ? ta mère ?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

Monsieur GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non, elle est très respectable ;
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

Monsieur GRIPON.

Écoute ; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement ;

Digitized by Google

Et déjà son commis arrive en diligence,
Pour régler la recette ainsi que la dépense.
Il sera très fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison,
L'été sans éventail, & l'hiver sans manchon;
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barrême,
Et fait manquer de tout aussi bien que moi-même.
Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille est bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée:
Il faut que la maison soit sur un autre pié.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent?

DAMIS.

Oh! fort souvent.

Monsieur GRIPON.

Je pense
Que, pour cause, il est bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

Monsieur GRIPON.

C'est très bien dit. Mon gendre a du bon, & j'espère
Moriginer bientôt cette tête légère;

Mais ſur-tout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

Monſieur GRIPON.

Eh bien, où vas-tu !

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

Monſieur GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, Monſieur, je vais... me coucher... Je me flatte
Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ſerai long-tems éveillé par l'amour.

(Il l'embraſſe.)



Digitized by Google

SCÈNE II.

Monsieur GRIPON *seul.*

LES romans l'ont gâté, sa tête est attaquée;
Mais celle de son père est aussi détraquée,
Il veut incognito rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela! quel projet sans raison!
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris,
Et. . . mais voici monsieur qui vient dans son logis.

SCÈNE III.

Monsieur DURU, monsieur GRIPON.

Monsieur DURU.

QUELLE réception, après douze ans d'absence!
Comme tout se corrompt, comme tout change en France!

Monsieur GRIPON.

Bonjour, compère.

Digitized by Google

Monsieur DURU.

O ciel !

Monsieur GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rêve.

Monsieur DURU.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'est emportée !
Cette maison, je crois, du diable est habitée ;
Et j'y mettrais le feu sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

Monsieur GRIPON.

Il parle long-tems seul, c'est signe de démence.

Monsieur DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sotte imprudence.
A votre femme, un mois, confiez votre bien ;
Au bout de trente jours vous ne trouverez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire :
M'en voilà bien payé, que résoudre, que faire !
Je suis assassiné, confondu, ruiné.

Monsieur GRIPON.

Bonjour, compère. Eh bien, vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

Monsieur DURU.

Je vous dis que j'enrage.

Monsieur GRIPON.

Oui, je le crois, il est fort triste de vieillir ;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

Digitized by Google

Plus d'honneur, plus de règle, & les loix violées !..

Monsieur GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cens deux mille francs, dix-huit sous neuf deniers.
Revenez-vous bien riche ?

Monsieur DURU.

Oui.

Monsieur GRIPON.

Moquez-vous du monde.

Monsieur DURU.

Oh ! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus ; le voilà.

(*Il montre son porte-feuille.*)

Je suis outré, perdu.

Monsieur GRIPON.

Quoi ! n'est-ce que cela ?
Il faut se consoler.

Monsieur DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !..

Monsieur GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

Monsieur DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant

Digitized by Google

Des laquais de ſix pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à mouſtache armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant,
A venir déjeûner dans ſon appartement.

Monſieur GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

Monſieur DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

Monſieur GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

Monſieur DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme?

Monſieur GRIPON.

Tout comme tu voudras.

Monſieur DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encor un peu, de reſter inconnu?

Monſieur GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

Monſieur DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

Monſieur GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens,
On aime avec tranſport déjà mes deux enfans.

Digitized by Google

Monſieur DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis ?

Monſieur GRIPON.

De la peine ? au contraire ;
Ils ont avec plaiſir conclu ſoudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déjà brûle, ſur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

Monſieur DURU.

Du moins cela conſole ;
Nous mettrons ordre au reſte.

Monſieur GRIPON.

Oh ! tout eſt réſolu ;
Et cet après-midi l'hymen ſera conclu.

Monſieur DURU.

Mais, ma femme ?

Monſieur GRIPON.

Oh parbleu, ta femme eſt ton affaire !
Je te donne une bru charmante & ménagère :
J'ai toujours à ton fils deſtiné ce bijou ;
Et nous les marîrons ſans leur donner un ſou.

Monſieur DURU.

Fort bien.

Monſieur GRIPON.

L'argent corrompt la jeuneſſe volage.
Point d'argent : c'eſt un point capital en ménage.

Monſieur DURU.

Mais, ma femme ?

Digitized by Google

Monsieur GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

Monsieur DURU.

voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

Monsieur GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

Monsieur DURU.

Voir.... là... si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

Monsieur GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le sang parle ? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouser les miens ?
Adieu ; j'ai quelque dette active & d'importance ;
Qui devers le midi demande ma présence :
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & signer.



SCÈNE IV.

Monſieur DURU *ſeul.*

LES affaires vont bien, quant à ce mariage ;
J'en ſuis fort ſatisfait ; mais, quant à mon ménage,
C'eſt un ſcandale affreux, & qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.

(*On ſonne.*)

J'entends une ſonnette & du bruit ; on appelle.

Monſieur DURU, MARTHE *à la porte.*

Monſieur DURU.

OH ! quelle eſt cette jeune & belle demoiſelle,
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille ? Mais. . . j'en ai peur : en effet,
Elle eſt bien faite au moins, paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Écoutez, je vous prie ;
Où courez-vous ſi vîte, aimable & chère enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtreſſe, en ſon appartement.

Digitized by Google

Monsieur DURU.

Quoi ! vous êtes suivante ? Et de qui, ma mignonne ?

MARTHE.

De madame Duru.

Monsieur DURU *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis.
Écoutez.

MARTHE.

Quoi, Monsieur ?

Monsieur DURU.

Savez-vous qui je suis ?

MARTHE.

Non ; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

Monsieur DURU.

Je suis l'intime ami de monsieur votre maître,
Et de monsieur Gripon. Je peux très-aisément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, Monsieur, le tems presse ;
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

Monsieur DURU.

Se coucher quand il est neuf heures du matin ?

MARTHE.

Oui, monsieur.

Monsieur DURU.

Quelle vie & quel horrible train !

Digitized by Google

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue ;
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

Monſieur DURU.

J'avoue
Que vous me ſurprenez : je ne m'attendais pas
Que madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi ! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge ?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari ;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

Monſieur DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre.
Qu'eſt-ce, tenir maiſon ?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre ?
D'où diable venez-vous ?

Monſieur DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le vois.
Vous me paraiſſez neuf, quoi qu'antique.

Monſieur DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Digitized by Google

MARTHE.

Oui.

Monsieur DURU.

Mais de quelle espèce ?
Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plaît ?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

Monsieur DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, monsieur ?

Monsieur DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hasarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde.
Ce n'est pas sans regret ; mais essayons enfin.
Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

Monsieur DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a pendant son absence,
Produit tous ces excès avec cette dépense ?

Digitized by Google

MARTHE.

Quelque amant! vous osez attaquer notre honneur?
Quelque amant! à ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient, que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous?

Monsieur DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait madame.

Monsieur DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne;
Trop sage, trop honnête, & trop douce personne;
Et vous êtes un sot avec vos questions.

(*On sonne.*)

J'y vais... Un impudent, un rodeur de maisons.

(*On sonne.*)

Tout-à-l'heure... Un bênet qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles!

Digitized by Google

(*On ſonne.*)

Eh ! j'y cours. . . Un vieux fou que la main que voilà

(*On ſonne.*)

Devrait punir cent fois. . . L'on y va, l'on y va.

SCÈNE VI.

Monſieur DURU *ſeul.*

Je ne ſais ſi je dois en croire ſa colère ;
Tout ici m'eſt ſuſpect ; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits,
Et toutes ſe liguant pour nous en faire accroire ;
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point ; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin l'on peut ſe détourner.
Que vois-je ? Un beau monſieur ſortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maiſon !



Digitized by Google

SCÈNE VII.

Monsieur DURU, LE MARQUIS *sortant de l'appartement de madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

ADIEU, Madame.
Ah ! que je suis heureux !

Monsieur DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

Monsieur DURU.

Ce soir encor ? Fort bien.
Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas ; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

Monsieur DURU.

Je n'en saurais douter.
Volets fermés, au lit ; rendez-vous ; porte close ;
La suivante à mon nez complice de la chose !

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents ?

Digitized by Google

Monsieur DURU.

Mon fait est net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

Monsieur DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate,
Avec tout mon argent. Ah, traître ! ah, scélérate !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi ?

Monsieur DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami ?

Monsieur DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

Monsieur DURU.

Des gens bien informés. Ce monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez appris des façons si commodes,
Le connaissez-vous ?

LE MARQUIS.

Non : il est aux antipodes.
Dans les Indes, je crois, cousu d'or & d'argent.

Monsieur DURU.

Mais vous connaissez fort Madame ?

SCÈNE VIII.

Monſieur DURU, LE MARQUIS, *revenant avec* ÉRISE.

ÉRISE.

Eh ! mon Dieu, quel lutin ;
Quand on va ſe coucher tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainſi de cette étrange ſorte ?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit : je vous ai déjà dit ;
Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit.
Jurez plus bas tout ſeul.

Monſieur DURU.

Je ne peux plus rien dire ;
Je ſuffoque.

ÉRISE.

Quoi donc ?

Monſieur DURU.

Eſt-ce un rêve, un délire ?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juſte ciel ! & comment ſon frère l'avocat
Peut-il ſouffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider ?

ÉRISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je ne ſais ; il paraît qu'il eſt extravagant ;
Votre père, dit-il, l'a pris pour ſon agent.

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre ?

LE MARQUIS.

Ma foi je n'en ſais rien : cet homme eſt ſi bizarre !

ÉRISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur, vous a fâché ?

Monſieur DURU.

Son mari !... J'en ſuis quitte encor à bon marché.
C'eſt-là votre mari ?

ÉRISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

Monſieur DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ÉRISE.

C'eſt mon mari que j'aime.
A mon père, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

Monſieur DURU.

Que la fièvre le ſerre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condeſcendre !..

Monſieur DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

Monsieur DURU.

Mariés ?

ÉRISE.

Oui, Monsieur.

Monsieur DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

Monsieur DURU *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon :
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur sait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

Monsieur DURU.

Qui l'eût cru ?
Serait-il point aussi marié lui ?

ÉRISE.

Sans doute.

Monsieur DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

Digitized by Google

Monſieur DURU.

Votre ſœur ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Monſieur DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix ;
Noyé dans le calcul, fort diſtrait.

Monſieur DURU.

Mais jadis
Il avait l'eſprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainſi que le viſage.

Monſieur DURU.

Ce double mariage eſt donc fait ?

ÉRISE.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce ?

Monſieur DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité ;
Cela ferait criant.

Digitized by Google

Monsieur DURU.

Oh ! la faute est légère,
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère :
Que la noce n'ait pas horriblement coûté ;
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ÉRISE.

Oh ! très-fort.

Monsieur DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

Monsieur DURU.

Si la chose est ainsi,
Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mère, & pour cause...

ÉRISE.

Ah ! gardez-vous en bien ! Monsieur, elle repose.
Elle est trop fatiguée ; elle a pris tant de soins...

Monsieur DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ÉRISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

Monsieur DURU.

L'aventure est fort bonne.
Ainsi, dans ce logis, je ne peux voir personne ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait? je vais avec Madame,
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure
flamme,
Écrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement.

Monſieur DURU.

Et ſon contentement! Je ne ſais ſi ce père
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ÉRISE.

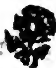
Bonjour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ÉRISE.

Toute à vous.



SCÈNE IX.

Monſieur DURU, MARTHE.

Monſieur DURU *ſeul.*

MAIS Gripon le compère;
S'eſt bien preſſé, ſans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a ſaiſi tous nos gens?
Tous quatre à s'arranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive, & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme! hola, qu'on m'ouvre.

(*Il heurte.*)

Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

Monſieur DURU.

Oh! ton maître entrera;
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google



ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

Monsieur DURU *seul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes,
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme ! oh ! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.



SCÈNE II.

Monsieur DURU, monsieur GRIPON *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

Monsieur GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

Monsieur DURU.

Comment signer !

Digitized by Google

Monsieur GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu

Il faut conclure tout.

Monsieur DURU.

Tout est assez conclu.

Vous radotez.

Monsieur GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

Monsieur DURU.

La chose est consommée.

Monsieur GRIPON.

Oh! oui; je me propose

De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.

Ils viennent.

Monsieur DURU.

Quels discours!

Monsieur GRIPON.

Tout est prêt en un mot.

Monsieur DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

Monsieur GRIPON.

Çà, compère;

Votre femme est instruite, & prépare l'affaire.

Monsieur DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

Monsieur GRIPON.

Es-tu devenu fou?

Digitized by Google

Monsieur DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A présent, dans son lit, Phlipotte & ses appas?
Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

Monsieur GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes;
Elle s'habille en hâte; & mon fils son cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

Monsieur DURU.

Juste ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille?

Monsieur GRIPON.

Non, sans doute.

Monsieur DURU.

Le diable est donc dans ma famille.

Monsieur GRIPON.

Je le crois.

Monsieur DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour;
Vous me paierez bien cher ce détestable tour,
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Approfondissons tout; je prétends tout connaître:
Fais descendre mon fils; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de son père arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne saurait attendre.

Monsieur GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un commissaire, il faut verbaliser,
Il faut venger Phlipotte.

Monsieur DURU.

Eh! cours sans tant jaser;

Digitized by Google

Monsieur GRIPON *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

Monsieur DURU.

Eh ! va donc.

Monsieur GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte;

Monsieur DURU.

Va, te dis-je.

Monsieur GRIPON.

J'y cours.

SCÈNE III.

Monsieur DURU *seul.*

O VOYAGE cruel !
Ô pouvoir marital, & pouvoir paternel !
Ô luxe ! maudit luxe ! invention du diable !
C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrable !
Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés.
J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & sur-tout de dépenses;
Qui me glacent le sang & redoublent mes transes.
Épouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne sais si je dois en mourir de douleur ;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie,

Ah ! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit ! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat ?

SCÈNE IV.

Monsieur DURU, monsieur GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à monsieur Gripon.*

QUEL est cet homme? Il a l'air bien atrabilaire.

Monsieur GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent ?

Monsieur GRIPON.

En aucune façon ;
Car il en a beaucoup.

Monsieur DURU.

Répondez, beau garçon ;
Êtes-vous avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

Monsieur DURU.

Ah ! le traître !
Êtes-vous marié ?

Digitized by Google

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

Monſieur DURU.

Et votre ſœur ?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

Monſieur GRIPON.

Mariés !

Monſieur DURU.

Scélérat !

Monſieur GRIPON.

À qui donc !

DAMIS.

À ma femme.

Monſieur GRIPON.

À ma Philipotte ?

DAMIS.

Non.

Monſieur DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle ? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

Monſieur DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père, ici s'impatroniſe.

Digitized by Google

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

Monſieur DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
À qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

Monſieur GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.
Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très-précis,
D'établir au plutôt, & ſa fille, & ſon fils.

Monſieur DURU.

Eh bien, traître ?

DAMIS.

À cet ordre elle s'eſt aſſervie;
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommés par ſa clauſe;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme. . . .

Monſieur GRIPON.

Ah ! c'eſt là cet ami du logis.
On s'eſt moqué de nous; je m'en doutais, compère.

Digitized by Google

Monſieur DURU.

Allons, faites venir vîte le commiſſaire,
Vingt huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît ?
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maiſon.
Dénichez de chez moi.

Monſieur DURU.

Comment, maître fripon ;
Toi me chaſſer d'ici ! Toi, ſcélérat, fauſſaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père !
Qui n'es point avocat !

SCÈNE V & dernière.

Madame DURU, *ſortant d'un côté avec* MARTHE ; le MARQUIS, *ſortant de l'autre avec* ÉRISE ; monſieur DURU, monſieur GRIPON, DAMIS.

Madame DURU *dans le fond.*

MON carroſſe eſt-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'eſt.

MARTHE.

C'eſt mon queſtionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce vieux viſage,
Qui ſemblait ſi ſurpris de notre mariage.

Madame DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eſt agent.

Monſieur DURU *en colère ſe retournant.*

Oui, c'eſt moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Madame DURU *avançant.*

Ah, que vois-je ! quels traits ! c'eſt lui-même, & mon ame....

Monſieur DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle eſt changée ! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ſes fautes près de moi.

Madame DURU.

Quoi ! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux ?...

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon père !

Madame DURU.

Daignez jeter, Monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

Digitized by Google

Monsieur DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excusez, j'en suis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de madame?

DAMIS.

A vos pieds...

Monsieur DURU.

Fils indigne, apostat du barreau;
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon, c'est donc ainsi que ton père lui-même
S'est vu reçu de toi? C'est ainsi que l'on m'aime?

Monsieur GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

Madame DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien nés, votre épouse, une fille,
Que voulez-vous de plus? Faut-il, après douze ans,
Voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans?

Monsieur DURU.

Vous n'êtes point ma femme; elle était ménagère;
Elle cousait, filait, faisait très-maigre chère;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel;

N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille;
Ni d'un maudit marquis enſorcelé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des ſoupers dans la nuit! à midi, petit jour!
Auprès de votre lit un oiſif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre viſage!
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'attendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père!

ÉRISE.

Eh! bon Dieu, quel langage!

Madame DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous, de grace, écoutez & jugez.
Alors que la miſére à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris ſur moi les ſoins;
Je me refuſai tout pour leur laiſſer du moins
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en ſus placer le fonds, il eſt en ſureté.

Monſieur DURU.

Monsieur DURU.

Oui !

Madame DURU.

Votre bien s'accrut ; il servit en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils ;
Il n'y parut pas propre & je changeai d'avis :
Il fallait cultiver, non forcer la nature.
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture.
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille :
La paix & les plaisirs règnent dans ma famille ;
Nous avons des amis : des seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment & passent la soirée.
La chère est délicate & toujours modérée.
Le jeu n'est pas trop fort ; & jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grace au ciel, causé de repentirs.
De mon premier état je soutins l'indigence ;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien ;
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'état, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?
Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Être riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

Digitized by Google

Monfieur D U R U.

Le beau fermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je fouffrirais que pendant mon abfence
On difpofe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Madame D U R U.

Monfieur, je vous en écrivis.
Cette union eft fage, & doit vous le paraître.
Vos enfans font heureux, leur père devrait l'être.

Monfieur D U R U.

Non; je ferais outré d'être heureux malgré moi.
C'eft être heureux en fot de fouffrir que chez foi
Femme, fils, gendre, fille, ainfi fe réjouiffent.

Madame D U R U.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiffent.

Monfieur D U R U.

Non, non, non, non; il faut être maître chez foi.

Madame D U R U.

Vous le ferez toujours.

É R I S E.

Ah! difpofez de moi.

Madame D U RU.

Nous fommes à vos pieds.

D A M I S.

Tout ici doit vous plaire;
Serez-vous inflexible?

Madame D U R U.

Ah! mon époux!

D A M I S, É R I S E, *enfemble.*

Mon père!

Monfieur D U R U.

Gripon, m'attendrirai-je?

Digitized by Google

Monsieur GRIPON.

Écoutez, entre nous;

Ça demande du tems.

MARTHE.

Vîte attendrissez-vous;

Tous ces gens-là, Monsieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici.
La maison va fort bien, vous voilà, restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie;
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie;
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

Monsieur DURU.

L'impertinente! Eh bien, qu'en penses-tu, compère?

Monsieur GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur; mais après tout que faire?
La chose est sans remède, & ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un, si-tôt qu'elle voudra.

Madame DURU.

Eh bien, vous rendez-vous?

Monsieur DURU.

Çà, mes enfans, ma femme;

Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.
Mes enfans sont pourvus. Et puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,

Il faut en dépenser un peu pendant sa vie ;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Madame DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

Monsieur DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés ?

Madame DURU.

En contrats, en effets de la meilleure sorte.

Monsieur DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(Il veut lui donner son porte-feuille, & le remet dans sa poche.)

Madame DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux,
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

Monsieur DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut, avec constance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

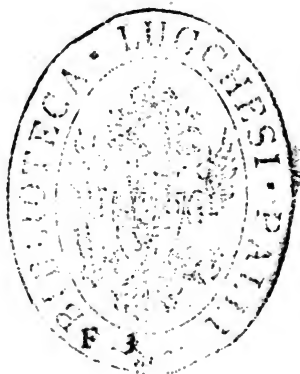
Fin du troisième & dernier Acte.



Digitized by Google

LE TEMPLE
DE LA GLOIRE,
OPÉRA.

Fête donnée à Versailles le 27 Novembre 1745.



Digitized by Google

Digitized by Google



PRÉFACE.

Après une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain & à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le *Temple de la Gloire.*

Il était tems d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante, que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, & qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre *Metastasio*, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, & elles plûrent; on a mis ici en action, ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présen-

Digitized by Google

ter, ſans le ſecours de la fiction & ſans l'appareil du ſpectacle.

Ce n'eſt pas une imagination vaine & romaneſque que le trône de la Gloire, élevé auprès du ſéjour des Muſes, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'eſt là que l'image ſenſible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation eſt le prix le plus flatteur que puiſſent ſe propoſer les princes; c'eſt cette eſtime des contemporains, qui aſſure celle de la poſtérité; c'eſt elle qui a mis les *Titus* au-deſſus des *Domitien*, les *Louis XII* au-deſſus des *Louis XI*; & qui a diſtingué *Henri IV* de tous les rois.

On a introduit ici trois eſpèces d'hommes qui ſe préſentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui la méritent, & à exclure ceux qui ſont indignes d'elle.

Le ſecond acte déſigne, ſous le nom de *Bélus*, les conquérans injuſtes & ſanguinaires dont le cœur eſt faux & farouche.

Digitized by Google

Bélus enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureuses doivent lui ouvrir ce temple; mais il en est chassé par les Muses qu'il dédaigne, & par les Dieux qu'il brave.

Bacchus conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse & aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisième acte. Dans l'ivresse de ses passions, à peine cherche-t-il la gloire; il la voit, il en est touché un moment; mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dûs à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes, & effréné dans ses voluptés.

Cette place est dûe au héros qui paraît au quatrième acte; on a choisi *Trajan* parmi les empereurs Romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires & sociales, & qu'il les couronnait par la justice. Plus connu encor par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain,

acceſſible ; ſon cœur était tendre , & cette tendreſſe était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté , dans une ame qui n'eſt que juſte.

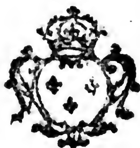
Il ſavait éloigner de lui la calomnie : il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer , parce qu'il était modeſte lui-même; & il le démêlait , parce qu'il était éclairé : il dépoſait avec ſes amis , le faſte de l'empire ; fier avec ſes ſeuls ennemis ; & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple. Jamais prince ne goûta comme lui , au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe , les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encor cher à toute la terre ; ſa mémoire fait encor des heureux , elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan dans ce poëme , ainſi que dans ſa vie , ne court pas après la Gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir , & la Gloire vole au-devant

Digitized by Google

de lui ; elle le couronne ; elle le place dans son temple, il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à soi, il ne songe qu'à être le bienfaiteur des hommes ; & les éloges de l'empire entier viennent le chercher ; parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête ; il est au-dessus de l'exécution, & au-dessous du sujet ; mais quelque faiblement qu'il soit traité, on se flatte d'être venu dans un tems où ces seules idées doivent plaire.



Digitized by Google

ACTEURS ET ACTRICES.

CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

DU CÔTÉ DU ROI,	DU CÔTÉ DE LA REINE,
Huit femmes & ſeize hommes.	Huit femmes & ſeize hommes.

Muſettes, haut-bois, baſſons.

ACTEURS CHANTANS au premier acte.

L'ENVIE.

APOLLON.

Une Muſe.

Démons de la ſuite de l'Envie.

Muſe & héros de la ſuite d'Apollon.

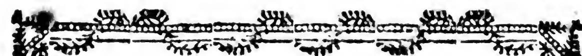
ACTEURS DANSANS au premier acte.

Huit démons.

Sept héros.

Les neuf Muſes.

Digitized by Google



LE TEMPLE DE LA GLOIRE, OPÉRA.



ACTE PREMIER.



*Le théâtre représente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne, une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui est dans le fond, & les berceaux des Muses qui sont sur les ailes.*

L'ENVIE & ses suivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abîmes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare,
Éclipsez le jour qui me luit.

Digitized by Google

Démons, apportez-moi votre ſecours barbare ;
Contre le Dieu qui me pourſuit.
Les Muſes & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux !
Qu'avec horreur je les contemple !
Que leur éclat bleſſe mes yeux !
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit ;
Dieu de l'oubli, Dieu du Tartare ;
Éclipſez le jour qui me luit.
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare ;
Contre le Dieu qui me pourſuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre ſort eſt de nuire ;
Nous allons renverſer ces affreux monumens.
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du tems.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage ;
Des Muſes que je hais, embraſez le bocage,
Écraſez ſous ſes fondemens,
Et la Gloire, & ſon temple, & ſes heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons, ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

*Les ſuivans de l'*ENVIE *danſent & forment un ballet figuré ; un héros vient au milieu de ces furies, étonnées à ſon approche ; il ſe voit interrompu par les ſuivans de l'*ENVIE*, qui veulent en vain l'effrayer.*

Digitized by Google

APOLLON *entre, suivi de Muses, de demi-Dieux & de Héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monstres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable furie;

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les Dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas?
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats,
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muses & demi-Dieux, vengez-moi, vengez-vous,

Les HÉROS *& les demi-Dieux saisissent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Étouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse;
Il est immortel comme nous:
Qu'il souffre un éternel supplice;
Que du bonheur du monde il soit infortuné;
Qu'auprès de la Gloire il gémisse,
Qu'à son trône il soit enchaîné.

*L'antre de l'*ENVIE *s'ouvre, & laisse voir* le temple de la Gloire. *On l'enchaîne aux pieds du trône de cette déesse.*

CHŒUR DES MUSES & DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire & la vertu
Nourriront sa rage inflexible.

APOLLON *aux Muses.*

Vous, entre sa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, sur ce côteau paisible :
La Gloire & les Muses sont sœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *achève de disparaître. On voit les deux côteaux du Parnasse. Des berceaux ornés de guirlandes de fleurs, sont à mi-côte ; & le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure, à travers lesquelles on voit* le temple de la Gloire *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, instruisez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes ;
Charmez, instruisez l'univres.

Digitized by Google

Danses des Muses & des Héros.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Maïs tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos loix à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres pasteurs;
Toujours simples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs:
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les Rois viennent dans nos asyles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

Fin du premier Acte.



Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au second acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de Lidie.

Bergers & Bergères.

Une Bergère.

Un Berger.

Un autre Berger.

BÉLUS.

Rois captifs, & soldats de la suite de Bélus.

APOLLON.

Les neuf Muses.

ACTEURS DANSANS au second acte.

Bergers & Bergères.

Digitized by Google



ACTE II.

Le Théâtre représente le bocage des Muses. Les deux côtés du théâtre sont formés des deux collines du Parnasse. Des berceaux entrelacés de lauriers & de fleurs, règnent sur le penchant des collines ; au-dessous sont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans lesquelles sont des bergers & bergères : le fond est composé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGÈRES.

LIDIE.

OUI, parmi ces bergers aux Muses consacrés ;
Loin d'un tyran superbe & d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes sens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paisibles,
Les Muses doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs sensibles ;
Que la cour peut opprimer.

Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces pasteurs ;
De leur tranquillité suivez l'heureux exemple.

Digitized by Google

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever son temple ;
La honte habite dans mon cœur !
La Gloire, en ce jour même, au plus grand roi du monde,
Doit donner de ses mains un laurier immortel ;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom si cruel.

LIDIE.

Bélus a triomphé de l'Asie enchaînée ;
Mon cœur & mes états sont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus ;
Il me laisse, je meurs, & meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas ;
Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

LIDIE.

Mais vers la Gloire il adresse ses pas ;
Pourra-t-il sans rougir, soutenir ma présence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougissent pas.

LIDIE.

O Muses, soyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

Digitized by Google

LES BERGERS ET LES BERGÈRES, *consacrés aux Muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VENEZ, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHŒUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos?

UNE BERGÈRE.

Que veulent donc tous ces héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites.

LIDIE.

Temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire,
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;

Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

On entend un bruit de timbales & de trompettes.

CHŒUR DES GUERRIERS *qu'on ne voit pas encor.*

La guerre sanglante,
La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHŒUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!
Ô Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

Ô Gloire, dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BÉLUS *paraît sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BÉLUS.

ROIS, qui portez mon trône, esclaves couronnés,
Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me sont destinés.

Digitized by Google

(Il descend & continue.)

Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur ;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur.

Sa suite sort.

On entend une musique douce.

Mais quels accens pleins de mollesse
Offensent mon oreille & révoltent mon cœur ?

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux ! est-elle une faiblesse ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te poursuivront sans cesse.

BÉLUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'est point barbare & sans pitié ;
Non, tu te fais des dieux à toi-même semblables ;
A leurs autels tu n'as sacrifié
Que les pleurs & le sang des mortels misérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on se veut rendre le maître,
On est malgré soi, quelquefois,
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

Digitized by Google

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort t'a changé ! Que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux,
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BÉLUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiſeau dans un bocage,
Fait entendre ſes doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs,
Porte la foudre & le ravage.
Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.

BÉLUS *ſort pour aller au temple.*

LIDIE.

Ô Muſes, puiſſantes déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté ;
Secourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *& les Muſes deſcendant dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

Elles chantent en chœur.

NOUS adouciſſons
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables ;
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Digitized by Google

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages,
Aprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monstres sauvages,
Fléchissez les cruels humains.

LES BERGERS *dansent.*

APOLLON.

Vole, Amour, dieu des dieux, embelli mon empire,
Désarme la guerre en fureur :
D'un regard, d'un mot, d'un sourire;
Tu calmes le trouble & l'horreur.
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'instruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embelli mon empire,
Désarme la guerre en fureur.

BÉLUS *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore ?
Quoi, cette gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles Dieux que j'ignore ?

CHŒUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir.
Ah qu'un grand cœur est à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir !

Digitized by Google

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & ſoumiſe,
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la Gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidelle?
Ah, parmi nous, une honte éternelle
Eſt le ſupplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entends-je! Il eſt au monde un peuple qui m'offenſe?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en ſilence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, reſpectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BÉLUS.

Des Dieux! Oſeraient-ils ſuſpendre ma vengeance?

APOLLON, *& les Muſes.*

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez;
Tremble, fui les Dieux irrités.

On entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où ſont les muſes avec APOLLON.

APOLLON *ſeul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur.

Digitized by Google

On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHŒUR *d'Apollon & des Muses.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre;
Je méprise ce temple, & je hais les humains:
J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *& les Muses à* LIDIE.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Étein ses feux, brise ses traits,
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

Les bergers & les bergères emmènent Lidie.

Fin du second Acte.

ACTEURS CHANTANS au troisième acte.

Le grand-prêtre de la Gloire.
Une prêtresse.
Chœur de prêtres & de prêtresses de la Gloire.
Un guerrier, suivant de Bacchus.
Une Bacchante.
BACCHUS.
ÉRIGONE.
Guerriers, Égipans, Bacchantes, & Satyres de la suite de Bacchus.

ACTEURS DANSANS au troisième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq prêtresses de la Gloire.
Quatre héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.
Six Égipans.
Huit Satyres.

Digitized by Google



ACTE III.

Le théâtre représente l'avenue & le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes, est vû dans l'arrière-théâtre ; il est supporté par des Vertus, & l'on y monte par plusieurs degrés.*

LE GRAND-PRÊTRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des prêtres & des prêtresses de la Gloire.*

UNE PRÊTRESSE.

GLOIRE enchanteresse,
Superbe maîtresse
Des rois, des vainqueurs ;
L'ardente jeunesse,
La froide vieillesse
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchanteresse, &c.

Digitized by Google

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu sage
Croit avoir brisé
Ton noble esclavage :
Il s'est abusé ;
C'est un amant méprisé,
Son dépit est un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déesse des héros, du vrai sage & des rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits :
O Gloire, c'est ici que ta puissante voix
Doit nommer par un juste choix,
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre ;
Vous qui domtez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

Danse de héros, avec les prêtresses de la Gloire.

Les suivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes & des Menades, couronnés de lierre, le thyrse à la main.*

UN GUERRIER, *suivant de Bacchus.*

BACCHUS est en tous lieux notre guide invincible ;
Ce héros fier & bienfaisant
Est toujours aimable & terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

Digitized by Google

UNE BACCHANTE ET LE CHŒUR.

Le Dieu des plaisirs va paraître,
Nous annonçons notre maître,
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

Pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre,
Erigone & Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre,
Marchent ensemble confondus.

On entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flûtes, alternativement.

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre volupté
Sur le char sanglant de Bellonne,
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

BACCHUS & ÉRIGONE *paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de guerriers, de Bacchantes, d'Egipans & de Satyres.*

BACCHUS.

Érigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, & pour sécher ses larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.

Digitized by Google

Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.
Non, je ne la connus jamais,
Dans mes plaiſirs, dans mes conquêtes,
Non, je t'adore, & je la hais.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.

ÉRIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banniſſez ſeulement le bruit & le ravage:
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Règne ſur mes ſens tour à tour.

ÉRIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre;
De vos emportemens il eſt épouvanté:
Il ſerait plus transporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes transports divins;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains;
Un Dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flêches des Amours.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Que le thyrse règne toujours
Dans les plaisirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des Amours.

ÉRIGONE.

Quel Dieu de mon ame s'empare!
Quel désordre impétueux!
Il trouble mon cœur, il l'égare.

BACCHUS.

Mais quel est, dans ces lieux, ce temple solitaire?
A quels Dieux est-il consacré?
Je suis vainqueur, j'ai su vous plaire:
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire est, dans ces lieux, le seul Dieu qu'on adore;
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels,
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfaisant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs solennels.

ÉRIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'Amour seul me guidait sur cet heureux rivage;
Mais on peut détourner ses pas.
Quand la Gloire est sur le passage.

Ensemble.

La Gloire est une vaine erreur;
Mais, avec vous, c'est le bonheur suprême:
C'est vous que j'aime,
C'est vous qui remplissez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
Là Gloire se découvre,
L'objet de mon ardeur y sera couronné ;
Suivez-moi.

Le temple de la Gloire paraît ouvert.

LE GRAND-PRÊTRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête ;
Ce laurier serait profané,
S'il avait couronné ta tête.
Bacchus qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence ;
Il est une vaste distance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ÉRIGONE.

Eh quoi ! De ses présens la Gloire est-elle avare
Pour ses plus brillans favoris ?

BACCHUS.

J'ai versé des bienfaits sur l'univers soumis.
Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes,
Et de plus grands bienfaits.

Digitized by Google

BACCHUS.

Peuples vains, peuples fiers, enfans de la trisտesse,
Vous ne méritez pas des dons si précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide sagesse;
Il ne saurait vous punir mieux.
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaisirs, des amours & des jeux,
Versez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des Dieux.
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ÉRIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos desirs,
Du temple de la guerre,
Au temple des plaisirs.

On danse.

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.
Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.
Bacchus fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au quatrième acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }

Prêtres de Mars, & Prêtresses de Vénus.

TRAJAN.

Guerriers de la suite de Trajan.

Six rois vaincus à la suite de Trajan.

Romains & Romaines.

La GLOIRE.

Suivans de la Gloire.

ACTEURS DANSANS au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre prêtres de Mars.

Cinq prêtresses de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la Gloire, cinq hommes & quatre femmes.

Digitized by Google



ACTE IV.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi ruinée, au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

Revien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible :
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi?
Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome est heureuse & triomphante;
Tes bienfaits passent tes exploits.
Revien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible,
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie ;
Oſez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,
Et l'amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur & ſon maître ;
Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde,
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.
Il ſe dérobe à leurs chants de victoire,
Seul, ſans pompe, & ſans ſuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;

Digitized by Google

Et c'eſt pour moi qu'il vient ! Ce héros m'eſt fidelle !
Grands dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,
Et je la partage avec vous.

TRAJAN, PLAUTINE, ſuite.

PLAUTINE *courant au-devant de* TRAJAN.

Enfin, je vous revois, le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous;
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome, & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeſte!
Un moment! Vous, ô ciel! Un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les tems m'accorda ſon ſecours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, & je ſerai vainqueur.

Digitized by Google

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas? Quoi, ferait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas désarmé?
Tout n'est-il pas soumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'est-il pas calmé?

TRAJAN.

On ose me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chûte, & brave ma victoire;
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils sont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront, je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur est trop sensible;
Ah, laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il suffit, rien ne m'est impossible;
Rien ne pourra me résister.

Digitized by Google

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me suit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide.
Et de l'amour qui me conduit.

Ensemble.

Je vais } punir un Barbare,
Allez }

Terrasser sous { mes / vos } coups,
L'ennemi qui nous sépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle.
Cher amant, arrêtez ; ah! détournez les yeux.
Voyez encor les miens.

TRAJAN *au fond du théâtre.*

Ô Dieux ! ô justes Dieux !
Veillez sur l'empire & sur elle.

PLAUTINE.

Il est déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content ? Je meurs, & je l'admire.
Ministres du Dieu des combats,
Prêtresses de Vénus, qui veillez sur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inspire.

CHŒUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendarts.

Digitized by Google

CHŒUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déesse des Graces,
Vole sur ses traces,
Enchaîne le dieu Mars.

On danse.

CHŒUR DE PRÊTRESSES.

Mère de Rome & des amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles,
Ils sont tous nés pour l'amour & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissans, protégez votre vivante image;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui;
C'est pour avoir régné comme il règne aujourd'hui
Que le ciel est votre partage.

On danse.

On entend un CHŒUR *de Romains qui avancent lentement sur le théâtre.*

Charmant héros qui pourra croire
Des exploits si prompts & si grands?
Tu te fais en peu de tems,
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris, & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces rois captifs, ornemens de sa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

Digitized by Google

JUNIE.

Avant de les punir par ses loix légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux il veut les présenter.

TRAJAN, *paraît entouré des aigles Romaines & de faisceaux; les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.*

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés;
Soyez désormais enchaînés
Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux, il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS *se relevant, chantent avec le chœur.*

Ô grandeur! ô clémence!
Vainqueur égal aux Dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous savez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le suffrage,
Dompter les rois, briser leurs fers,
Et vous apporter mon hommage,
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

Digitized by Google

LA GLOIRE *descend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompense,
Le prix de tes exploits, sur-tout de ta clémence,
Mon trône est à tes pieds, tu règnes avec moi.

Le théâtre change & représente LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Elle continue.

PLUS d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de sa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS de la Gloire, *mêlés aux Romains & aux Romaines, forment des danses.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs satisfaits.
Le sort préside aux combats, aux ravages;
La Gloire est dans les bienfaits.
Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.
Régner en paix, &c.

CHŒUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes loix.

Digitized by Google

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome eſt ſoumiſe,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras,
Que pour Trajan ſa faveur s'éterniſe.

LE CHŒUR.

Le Ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix;
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes loix.

TRAJAN.

Des honneurs ſi brillans ſont trop pour mon partage.
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage;
Changez ce temple auguſte en celui du bonheur.
Qu'il ſerve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains:
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les Dieux ne refuſent rien
Aux héros qui leur reſſemble:
Volez, Plaiſirs, que ſa vertu raſſemble;
Le temple du bonheur ſera toujours le mien.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au cinquième acte.

Une Romaine.
Une bergère.
Bergers & bergères.
Un Romain.
Jeunes Romains & Romaines.
Tous les acteurs du quatrième acte.

ACTEURS DANSANS au cinquième acte.

Romains & Romaines de différens états.

PREMIER QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIÈME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

Digitized by Google



ACTE V.

Le théâtre change & représente LE TEMPLE DU BONHEUR; *il est formé de pavillons d'une architecture légère, de péristiles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieux délicieux est rempli de Romains & de Romaines de tous les états.*

CHŒUR.

CHANTONS en ce jour solennel;
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un seul mortel,
A fait le bonheur du monde.

On danse.

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

Digitized by Google

LA ROMAINE.

Le printems volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, &c.

Des bergers & des bergères entrent en danſant.

UNE BERGÈRE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites,
Tous les regards & tous les cœurs.
Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

Les ſeigneurs & les dames Romaines ſe joignent en danſant aux bergers & aux bergères.

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

LE CHŒUR.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours de ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes ;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

On danſe.

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

LE CHŒUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
La plus belle gloire
Vient du tendre amour.

TRAJAN.

O peuple de héros, qui m'aimez & que j'aime ;
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner ſur vos cœurs,

Digitized by Google

Sur tant d'appas (1) & fur moi-même.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire:
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inſpirez toujours tous ſes rois.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *&* *de* PLAUTINE, *& terminent la fête par un ballet général.*

---

(1) *Montrant Plautine.*

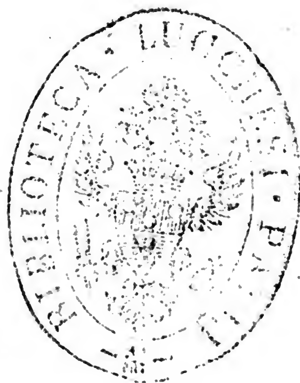
Fin du cinquième & dernier Acte.



Digitized by Google

SAMSON;

OPÉRA.



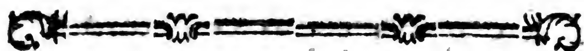
Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR RAMEAU, *le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était prêt de le jouer, lorsque la même cabale, qui fit suspendre, depuis, les représentations de* Mahomet *ou du* Fanatisme, *empêcha qu'on ne représentât l'Opéra de* SAMSON; *& tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie Italienne, & que* Samson *y fît des miracles, conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'académie de musique.*

Le musicien employa depuis presque tous les airs de Samson *dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pu supprimer.*

On publie le poëme dénué de son plus grand charme, & on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus *&* d'Adonis *trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.* Cicéron, *dans son excellent livre* de la nature des Dieux, *dit que la Déesse* Astarté, *révérée des Syriens, était* Vénus *même, & qu'elle épousa* Adonis. *On sait de plus qu'on célébrait la fête* d'Adonis *chez les Philistins. Ainsi ce qui ferait ailleurs un mélange absurde du profane & du sacré, se place ici de soi-même.*



ACTEURS.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRÊTRE.

LES CHŒURS.

Digitized by Google

SAMSON,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

DEUX CHOUIPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui ſur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

Digitized by Google

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable,
Leur fureur est implacable,
Elle insulte aux tourmens que nous avons souf-
ferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuse & divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine
A placer ses Dieux parmi nous.
Des prêtres mensongers, pleins de zèle & de
rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat sauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHŒUR.

Nous bravons leur courroux,
Le Seigneur seul a notre hommage.

UN CHORIPHÉE.

Tant de fidélité sera chère à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce espérance,

Digitized by Google

Tréſor des malheureux;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Deſcendez, douce eſpérance.

SCÈNE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH! déjà je les vois, ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

LES PRÊTRES DES IDOLES *paraiſſent dans l'enfoncement, autour d'un autel couvert de leurs Dieux; le ſecond Choriphée continue.*

Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices;
Fuyons ces monſtres adorés;
De leurs prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRÊTRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez:
Demeurez, votre roi par ma voix vous l'ordonne,
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne;
Adorez les Dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres;

Mutins toujours vaincus, & toujours insolens,
Obéissez, il en est tems,
Connaissez les Dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutisse!
Périsse, périsse
Ce temple, & cet autel!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux pontifes, aux rois?

CHŒUR.

Nous méprisons vos Dieux, & nous suivons les loix
Du maître de la terre.

SCÈNE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*
Les personnages de la scène précédente.

SAMSON.

QUEL spectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent,
Soutiens mon zèle, inspire-moi,
Venge ta cause, venge-toi.

Digitized by Google

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juste courroux;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis! soyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas,
Que le Dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici la foudre,
Il suffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis, soyez réduits en poudre.

(Il renverse les autels.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort?
Le ciel se tait, vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.



Digitized by Google

SCÈNE IV.

SAMSON, les Ifraélites.

SAMSON.

Vos efprits étonnés font encor incertains?
Redoutez-vous ces Dieux renverfés par mes mains?

CHŒUR DES FILLES ISRAÉLITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi, le tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périffable.
Faibles tribus, demandez fon appui;
Il vous armera du tonnerre;
Vous ferez redoutés du refte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous fommes, hélas! fans armes, fans défenfe.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eft affez; tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté fa force, fa puiffance:
Le fer eft inutile au bras qu'il veut choifir;

En domptant les lions, j'appris à vous ſervir :
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui ſont leur image.

Aïr.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du ſein de la pouſſière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle,
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

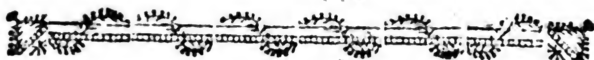
Autre air.

L'hiver détruit les fleurs & la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend ſa beauté,
L'affreux eſclavage
Flétrit le courage:
Mais la liberté
Relève ſa grandeur, & nourrit ſa fierté.
Liberté! liberté!

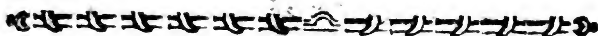
Fin du premier Acte.



Digitized by Google



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente le péristile du palais du Roi : on voit, à travers les colonnes, des forêts & des collines : dans le fond de la perspective le Roi est sur son trône, entouré de toute sa cour, habillée à l'orientale.)

LE ROI.

AINSI ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir :
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,
Samson les séduit, & vous brave :
Sans doute il est armé du secours des enfers.

LE ROI.

L'insolent vit encor ? Allez, qu'on le saisisse ;
Préparez tout pour son supplice :
Courez, soldats, chargez de fers

Des coupables Hébreux la troupe vagabonde;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde,
Et déteſtés par-tout, déteſtent l'univers.

CHŒUR DES PHILISTINS *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage,
Les enfers ſecondent ſa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins:
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN (*entrant ſur la ſcène.*)

Il eſt vainqueur, il nous menace,
Il commande aux deſtins:
Il reſſemble au Dieu de la guerre,
La mort eſt dans ſes mains.
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la terre;
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous? un ſeul homme, un barbare;
Fait fuir mes indignes ſoldats?
Quel démon pour lui ſe déclare?



Digitized by Google

SCÈNE II.

LE ROI (*les Philiſtins autour de lui,*) SAMSON (*ſuivi des Hébreux, portant dans une main une maſſue, & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

ROI, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la paix bienfaiſante;
Dans cette main ſanglante,
Qui vous peut immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage?
Contre un roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage.
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

Digitized by Google

LE ROI.

Et bien, quel eſt ce Dieu ? quel eſt le témoignage
Qu'il daigne s'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Éternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi! qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage?
Moi! mettre en liberté ces peuples odieux?
Votre Dieu ſerait-il plus puiſſant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver : voyez ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, & retombe en torrens.

(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! à ſa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui ſont ſoumis!
Eſt-il le ſouverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il ſoit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me ſervir.

Digitized by Google

SAMSON.

Eh bien, vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance.
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats :
Que la foudre tombe en éclats ;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(Tout le théâtre paraît embrasé.)
Brûlez, moissons ; séchez, guérets ;
Embrasez-vous, vastes forêts.

Au roi.

Connaissez quelle est sa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embrase, tout se détruit.
Un Dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel ! ô ciel ! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Suspens, suspens cette rigueur,
Ministre impérieux d'un Dieu plein de fureur,
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton superbe maître ;
Mes Dieux long-tems vainqueurs commencent à céder,
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander,
Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre :

A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCÈNE III.

SAMSON, Chœur d'Israélites.

SAMSON.

VOUS que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats,
Il est seul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage,
La gloire est à son bras ;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

Digitized by Google

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire,
Sonnez, annoncez sa victoire.
Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres sourds:
Le berger se repose, & sa flûte soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ses innocentes amours.

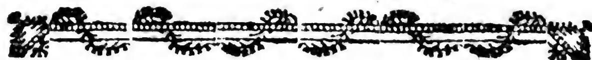
CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez sa victoire.

Fin du second Acte.



Digitized by Google



ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un bocage & un autel, où sont Mars, Vénus & les Dieux de Syrie.*)

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS, DADILA, prêtresse de Vénus, CHŒUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Écoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos autels.
Éveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie,
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible;

Protége nos climats,
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour ;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire,
Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire :
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs:
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête.
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le tems heureux,
Pour inspirer & pour sentir tes feux.

Digitized by Google

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le tems, &c.
Dieu des plaisirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le suit;
Retirons-nous sous cet épais feuillage.

(Elle se retire avec les filles de Gaza & les prê-tresses.)

Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCÈNE II.

SAMSON *seul.*

LE dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble, & tout fuit;
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que son nom seul en a produit.
Chez le Philistin plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils sont tombés; la mort est leur partage.

(On entend une harmonie douce.)

Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux;

Digitized by Google

Semblent amollir mon courage.
Asyles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*Il s'endort sur un lit de gazon.*)

SCÈNE III.

DALILA, SAMSON,
Chœur des prêtresses de Vénus *revenant sur la scène.*

PLAISIRS flatteurs, amollissez son ame;
Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre Amour, éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour.
Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON.

SAMSON (*se réveille entouré des filles de Gaza.*)

Où suis-je ? en quels climats me vois-je transporté ?

Quels doux concerts se font entendre ?

Quels ravissans objets viennent de me surprendre ?

Est-ce ici le séjour de la félicité ?

DALILA (*à Samson.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;

L'Amour en ordonna les jeux,

Et c'est l'Amour qui les apprête ;

Puissent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel est cette Adonis, dont votre voix aimable

Fait retentir ce beau séjour ?

DALILA.

C'était un héros indomptable,

Qui fut aimé de la mère d'Amour.

Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter :

Les vents viennent de s'arrêter :

Ces forêts, ces oiseaux, & toute la nature

Se taisent pour vous écouter.

DALILA (*se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée du peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.*)

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre,

C'est dans nos bois qu'on vient apprendre

Digitized by Google

De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas! que sa voix m'intéresse!
Que je suis étonné de sentir la tendresse!
De quel poison charmant je me sens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O ciel, ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur sauvage, & je ne le suis plus.
Je suis changé, j'éprouve une flamme naissante.
(*à Dalila.*)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

Digitized by Google

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis !
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, LES HÉBREUX.

LES HÉBREUX.

Ne tardez point, venez, tout un peuple fidelle
Est prêt à marcher sous vos loix :
Soyez le premier de nos rois ;
Combattez & régnez, la gloire vous appelle ;

SAMSON.

Je vous suis, je le dois, j'accepte vos présens.
Ah ! . . . quel charme puissant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque tems.
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous sourire ;
L'amour vous tend les bras.

Digitized by Google

LES HÉBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes,
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas;
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux.... Allons, je suis vos
pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-tems gémir de votre absence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Est-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique espé-
rance,
Et vous êtes mon seul espoir.

Digitized by Google

SCÈNE V.

DALILA (*seule.*)

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame;
Partout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.



O mère des plaiſirs, le cœur de ta prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma ſeule déeſſe,
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.



Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour,
Écho, monument de l'amour,
Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du printems, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entens les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-PRÊTRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

OUI, le roi vous accorde à ce héros terrible.
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le secret de sa force invincible,
Qui commande au monde surpris.
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? Il m'aime:
L'indifférent seul est discret:
Samson me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de secret.



Digitized by Google

SCÈNE II.

DALILA *seule.*

SECOUREZ-MOI, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre;
Cessez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeste guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours;
Hymen, amour, que ton flambeau l'éclaire:
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI sauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple & votre roi même:
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix
Le roi m'offre son diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bien-
faits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux, on s'empresse à
vous plaire ;
Vous régnez sur vos ennemis ;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON ET DALILA *ensemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes,
Myrte amoureux, croissez près des lauriers.
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'Hymen doit nous unir par des nœuds éternels ;
Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, & ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

SAMSON, DALILA, chœurs de différens peuples de guerriers, de pasteurs.

(Le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.)

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'est formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaisans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'est rien sans tes feux.
On craint les autres Dieux, c'est Vénus qu'on adore :
Ils règnent sur le monde, & tu règnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit :
Tu nous désarmes,
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

Digitized by Google

SAMSON.

Ah ! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'aſſure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout ſera poſſible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir ſecret cette force invincible ?...

SAMSON.

Que me demandez-vous ? c'eſt un ſecret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez & m'aimez ? ...

SAMSON.

Mon cœur eſt trop ſenſible ;
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel! quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds ſeraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous ?

DALILA.

Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah, ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez, l'amour me juſtifie ;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès long-tems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans ;
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ?

SAMSON.

Qu'ai-je dit ? malheureux !
Ma raiſon revient ; je friſſonne.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit ;
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

Digitized by Google

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour ! fatale volupté !
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCÈNE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

Venez ; ce bruit affreux, ces cris de la nature ;
Ce tonnerre, tout nous aſſure,
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure !

SAMSON.

Quoi ! de mes ennemis je ſuis environné ?
(Il combat.)

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS.

Cédez, eſclave ;

enſemble.

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels ! arrêtez.
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS *combattant.*

Cédez, esclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah, Dieu ! ma valeur est trompée,
Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il est vaincu ; cédez, esclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'est point vaincu par vous ;
C'est Dieu qui me livre à vos coups.

(*On l'emmène.*)

SCÈNE VI.

DALILA *seule.*

O DÉSESPOIR ! ô tourmens ! ô tendresse !
Roi cruel ! peuples inhumains ;
Ô Vénus, trompeuse déesse !
Vous abusiez de ma faiblesse.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,

Digitized by Google

L'abîme horrible où je l'entraîne :
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trônes, tombez ; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiſſe un Dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous & vos peuples criminels !

CHŒUR *derrière le théâtre.*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager ſon ſupplice.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un sallon du palais.)

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PROFONDS abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
Du Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du créateur,
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abîmes, &c.

Digitized by Google

SCÈNE II.

SAMSON, chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

HÉLAS ! nous t'amenons des tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint, malheureuſe race,
Mon bras relevait ta grandeur ;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi ! Dalila me fuit ! Chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes alarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau !
Ce que j'adore eſt au tombeau ?
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Écraſez-moi.

Digitized by Google

SAMSON ET DEUX CHORIPHÉES.

Trio.

Amour, tyran que je détefte.
Tu détruis la vertu, tu traînes fur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas :
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funefte !

UN CHORIPHÉE.

Nos ennemis cruels s'avancent en ces lieux ;
Ils viennent infulter au deftin qui nous preffe.
Ils ofent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiffe.

SCÈNE III.

Le Roi, chœur de Philiftins, SAMSON, chœur d'Hébreux.

Le Roi & le Chœur.

LE ROI.

ÉLEVEZ vos accens vers vos Dieux favorables,
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens, &c.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Terminez nos jours déplorables.

Digitized by Google

SAMSON.

Ô Dieu vengeur, ils ne sont point coupables ;
Tourne sur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens vers nos Dieux favorables,
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

Ô Dieu .... pardonne !

CHŒUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête,
Le menace encor & s'arrête ;
Que Samson, dans sa rage, entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCÈNE IV.

SAMSON, les Israélites, le Roi, les Prêtresses de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

Tous nos Dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire ;
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux ;

Digitized by Google

Mars a volé, guidé par elle :
Sur ſon char tout ſanglant,
La Victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel :
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

Digitized by Google

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non ; tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins ;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il eſt tems ;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple, & du Dieu que je ſers :
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes ;
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux ;

LE ROI.

Tu feras fatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, font-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y font tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprés de cette colonne,
Qui foutient ce féjour fi cher aux Philiftins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlnnt les colonnes.*

Temple odieux! que tes murs fe renverfent,
Que tes débris fe difperfent
Sur moi, fur ce peuple en fureur.

LE CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. Ô ciel! ô Dieu vengeur?

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier Acte.



Digitized by Google

PANDORE,

OPÉRA.



Digitized by Google



ACTEURS.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NÉMÉSIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités céleſtes.

Divinités infernales.

PANDORE,

Digitized by Google

PANDORE,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE *seul*, Chœur, PANDORE *(dans l'enfoncement couchée sur une estrade.)*

PROMÉTHÉE.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.

Digitized by Google

Quoi ! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas sensible !
Tes beaux yeux ne peuvent me voir !
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible ;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi ! toute la nature autour de toi respire !
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ses appas languir inanimés ;
La mort les tient sous son empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE, les Titans, ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

Enfant de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes crimes ont ému ce bocage.
Parle, quel est celui des Dieux
Qui t'ose faire quelque outrage ?

PROMÉTHÉE (*en montrant Pandore.*)

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refusé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

Digitized by Google

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'eſt lui qui formerait nos ames ?
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui ?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE (*en montrant Typhon ſon frère.*)

Nous avons pour aïeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit ;
Elle eſt avant le jour qui luit.
Que l'Olympe cède au Tenare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémiſſe d'envie ;
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMÉTHÉE & LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté ;
Accourez du centre du monde :
Rendez féconde
La terre qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir ſecoude
Mon heureuſe témérité.

PROMÉTHÉE.

Au ſéjour de la nuit nos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde eſt ébranlé, l'Erèbe ſe raſſemble.

(*Le théâtre change, & repréſente le chaos. Tous les Dieux de l'enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumière éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encor, & que nous haïſſons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare,
Doivent tout ravager !
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Tenare !

PROMÉTHÉE.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre pouvoir eſt de nuire ;
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMÉTHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes malfaiſans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,

Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore & l'amour.
Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(Les Dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne eclairée & riante. Les nymphes des bois & des campagnes sont de chaque côté du theâtre.)

PROMÉTHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obscure,
Dans ces champs fortunés, & sous un ciel si doux,
Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel chaos élève entre eux & nous
Une barrière impénétrable
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.



ACTE II.

(Le théâtre représente la même campagne. Pandore *inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.)*

PROMÉTHÉE, PANDORE, Nymphes ; Titans ; Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la terre ;
Il vous apporte un nouveau jour :
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revoie en ces lieux sur le char de l'amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous ?
Terre, jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes ;
Sommet des superbes montagnes,

Digitized by Google

Qui divisez les airs, & qui portez les cieux;
Ô nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMÉTHÉE (*descendant du char le flambeau à la main.*)

Je le ravis aux cieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Passez dans tous les cœurs.
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE (*approchant de l'estrade où est Pandore.*)

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, sois attentive à ces heureux instans:
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne:
A sa voix obéis toujours;
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore se lève sur son estrade & marche sur la scène.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle respire!
Dieu d'amour, quel est ton empire!

Digitized by Google

PANDORE.

Où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que je voi?
Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai paſſé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !

(*On entend une ſymphonie.*)

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas ?
De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère,
Un Dieu ſans doute eſt mon auteur ;
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.

(*Elle s'aſſied au bord d'une fontaine.*)

Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage,
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(*On danſe autour d'elle.*)

Pandore, fille de l'amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.

(*On danſe.*)

PANDORE (*apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.*)

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois, dans ces aimables lieux,

C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois
la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie !
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer.
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer;
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours com-
mencés,
Vous m'aimez ! & je vous dois l'être.
La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez !
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon
maître,
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMÉTHÉE.

Vous n'en sauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(*Enſemble.*)

Charmant Amour, éternelle puiſſance,
Premier dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence,
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMÉTHÉE.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans

Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre !
Quelle horreur a troublé mes ſens !
(*Enſemble.*)
La terre frémit, le ciel gronde,
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens ?
(*On voit deſcendre un char, ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, & Néméſis, &c.*)
MERCURE.
Un téméraire a pris le feu céleſte ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au ſein des Dieux.
PROMÉTHÉE.
Tyrans cruels !
PANDORE.
Ordre funeſte !
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.
MERCURE.
Obéiſſez, montez aux cieux.
PANDORE.
Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.
PROMÉTHÉE.
Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.
PANDORE & PROMÉTHÉE.
Barbares, arrêtez.
MERCURE.
Venez, montez aux cieux, partez,

Jupiter commande ;
Il faut qu'on ſe rende
A ſes volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéiſſez-vous, & déployez vos ailes ;
Vents, conduiſez Pandore aux voûtes éternelles.

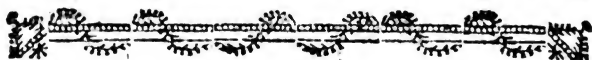
(Le char diſparaît.)

PROMÉTHÉE.

On l'enlève ! tyrans jaloux !
Dieux, vous m'arrachez mon partage ;
Il était plus divin que vous ;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage ;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux !
J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me ſuis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans ſon cœur.
Dieu jaloux, reſpecte nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Eternel perſécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu ſentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google



ACTE III.

(*Le théâtre représente le palais de* Jupiter *brillant d'or & de lumière.*)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Je l'ai vu cet objet sur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent ;
Le ciel est dans ses yeux, les graces l'environnent ;
Je sens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible.
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant & terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers :
Les cœurs sont à l'Amour. Ah ! que le sort m'outrage !
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

Digitized by Google

MERCURE.

Que craignez-vous ? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encor à peine a connaissance :
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance ?

JUPITER.

L'Amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore ? Elle est femme, elle est belle.
La voilà, jouissons de son étonnnement,
Retirons-nous pour un moment,
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ses yeux, & parlez à son cœur!
Vous déploîrez en vain ma gloire & ma splendeur,
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(Il se retire.)

PANDORE *seule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort;
Je l'ai connue, hélas ! cette mort menaçante :
N'est-ce pas mourir, quand le sort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre, & mon obscurité,
Ce bocage, où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait donné deux fois l'être.
Je respirais, j'aimais, quelle félicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(Tous les dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.)

Digitized by Google

CHŒUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouissent,
Que tous les Dieux applaudissent
Au Dieu de l'univers.
Devant lui les soleils pâlissent.

NEPTUNE.

Que le sein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentissent
D'éternels concerts.
Que les astres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer?
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.
Qu'il est dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Règnez dans son empire;
La terre vous desire,
Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne;
Rien ne me plaît, & tout m'étonne.

Digitized by Google

Mes déſerts avoient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas :

(*On entend une ſymphonie.*)

Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.

(*Ce chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu ſacré du ciel.
C'eſt pour les Dieux que vous venez de naître.
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuſe immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je ſors à peine,
Eſt cent fois préférable à ce préſent cruel;
Votre immortalité, ſans l'objet qui m'enchaîne,
N'eſt rien qu'un ſupplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaiſſez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des Dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai ſéjour;
C'eſt-là que j'ai ſenti l'amour.

Digitized by Google

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'Amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah! vous avez pour vous la grandeur & la gloire;
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous suffire;
Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, & par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres Dieux;
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux.
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.)

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

Digitized by Google

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère & vaine ;
Elle échappe & le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore ;
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
Un ſeul jour les forme & les détruit.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.
L'amour & le tems
Ici, n'ont point d'ailes.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaiſirs, vous redoublez ma flamme ;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur ;
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel ! ô ciel ! quoi mes ſoins ont ce ſuccès fatal !
Quoi ! j'attendris ſon ame, & c'eſt pour mon rival!

Digitized by Google

MERCURE (*arrivant sur la scène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé, les Titans furieux
Menaçent les voûtes des cieux;
Ils entassent des monts la masse épouvantable.
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je suffis contre eux.

PANDORE.

Quoi, vous le punirez, vous qui causez sa peine?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Crüel! ayez pitié de mon mortel effroi;
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER (*à Mercure.*)

Prends soin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur est désolé!
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde;
L'univers reposait dans une paix profonde,

Digitized by Google

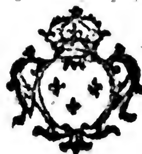
Une beauté paraît : l'univers est troublé.

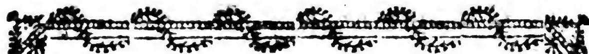
(Il sort.)

PANDORE *seule.*

Ô jour de ma naissance ! ô charmes trop funestes !
Desirs naissans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'alarmes ;
N'es-tu pas souverain des Dieux ?
Viens sécher mes larmes ;
Enchaîne & désarme
La terre & les cieux.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

(Le théâtre représente les Titans armés, & des montagnes dans le fond ; plusieurs Géans sont sur les montagnes, & entassent des rochers.)

PROMÉTHÉE, ENCELADE, TITANS.

OUI, nos frères & nous & toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure,
La terrible vengeance est déjà dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices ?
Vois-tu ces rochers entassés ?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Éclatez, guidez nos pas.

(*On marche au son des trompettes.*)

Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore & sa foi.
Laissez-moi ce juste partage ;
Marchez, Titans, & suivez-moi.

Digitized by Google

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces Dieux cruels ;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(*Un char, qui porte les Dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)

Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.

(*Les Géans montent.*)

CHŒUR DE NYMPHES *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.

(*Bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

Digitized by Google

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

Ensemble. } Tombez, descendez dans nos fers,
Précipitez-vous aux enfers.

(*Il se fait un grand silence. Un nuage brillant descend. Le Destin paraît au milieu de ce nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Destin qui vous commande à tous,
Veut suspendre vos coups.

(*Il se fait encor un silence.*)

Digitized by Google

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,
Souverain des tems,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

Ô Destin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui se rassemblent autour de lui.*

Cessez, cessez, guerre funeste,
Ce jour forme un autre univers
Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(*Les rochers se détachent & retombent. Le char des Dieux descend sur la terre. On remet* Pandore *à* Prométhée.)

JUPITER.

O Destin, le maître des Dieux

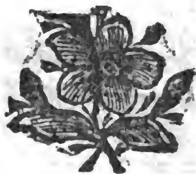
Est

Eſt l'eſclave de ta puiſſance.
Eh bien! ſois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Néméſis, ſors des ſombres lieux.

(*Néméſis ſort du fond du théâtre, & Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenſe.
Pandore, connais ma vengeance,
Juſque dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence.
Le divorce éternel de la terre & des cieux.

Fin du quatrième Acte.



Digitized by Google



ACTE V.

(Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les debris des rochers.)

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE *(tenant la boîte.)*

Eh quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore?
Êtes-vous ſoumis ou vainqueur?

PROMÉTHÉE.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore.
L'Amour & le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore.

PROMÉTHÉE.

Les Titans ſont tombés, plaignez leur ſort affreux.
Je dois ſoulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A ſecourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire :
Ouvrons ce don charmant du ſouverain des Dieux.

Digitized by Google

PROMÉTHÉE.

Que faites-vous ? Hélas ! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces ſoins curieux
Sont des piéges nouveaux que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi ! vous penſez ? . . .

PROMÉTHÉE.

Songez à ma prière ;
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon ; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMÉTHÉE.

Vous me le promettez !

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès qu'on aime.

PROMÉTHÉE.

C'en eſt aſſez, je pars & je ſuis raſſuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zéle ;
Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.

(Il ſort.)

UNE NYMPHE.

Voici le ſiècle d'or, voici le tems de plaire.

Digitized by Google

Doux loisir ! Ciel pur, heureux jours,
Tendres Amours,
La Nature est votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger :
Le bonheur est né sur la terre ;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître ;
Quelle main pourrait les flétrir ?
Les plaisirs s'empressent de naître ;
Quels tyrans les feraient périr !

LE CHŒUR *répète.*

Voici le siècle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des Dieux,
La paix de la nature.

(*Les Nymphes se retirent.* Pandore *s'avance avec* Némésis, *qui paraît sous la figure de* Mercure.)

NÉMÉSIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux ;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

Digitized by Google

NÉMÉSIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des Dieux ?

PANDORE.

Il craint tout ; ſon amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NÉMÉSIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore,
Pouvait-il mieux m'embellir !

NÉMÉSIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NÉMÉSIS.

Cette boîte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux ;
Il ſera ſoumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

Digitized by Google

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais ;
Il eſt mon roi, mon dieu, pourvu qu'il ſoit fidèle,
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle ;
C'eſt pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NÉMÉSIS.

Je viens des cieux pour vous apprendre
L'art de plaire & d'aimer toujours.
J'éterniſe vos amours,
Et vous craignez de m'entendre ?

PANDORE.

Quoi ! lui déſobéir !

NÉMÉSIS.

Vous ferez ſon bonheur.

PANDORE.

Hélas ! vous ſéduiſez mon cœur.
Mais n'abuſez-vous pas de ma ſimple innocence !
Auriez-vous tant de cruauté !

NÉMÉSIS.

Ah ! qui pourrait tromper une jeune beauté ?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas ! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur,

Digitized by Google

NÉMÉSIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois;
Ouvrons.

(*Elle ouvre la boîte. La nuit se répand sur le théâtre, & on entend un bruit souterrain.*)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour, & trouble tous mes sens?
Dieu trompeur! Ministre implacable!
Ah! quels maux affreux je ressens!
Je me vois punie & coupable.

NÉMÉSIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(*Némésis s'abîme.* Pandore *est évanouie sur un lit de gazon.*)

PROMÉTHÉE *arrive du fond du théâtre.*

Ô surprise, ô douleur profonde!
Fatale absence! horribles changemens!
Quels astres malfaisans
Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais, hélas! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES ET LES DÉMONS *accourant sur le théâtre.*

Les tems sont remplis;
Voici notre empire;
Tout ce qui respire
Nous sera soumis.

Digitized by Google

La trifte froidure
Glace la nature
Dans les flancs du nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le fombre remord,
La guerre fanglante,
Arbitre du fort,
Toutes les furies
Vont avec tranfport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi! la mort en ces lieux s'eft donc fait un paffage?
Quoi, la terre a perdu fon éternel printems,
Et fes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'Enfer & du Tems?
Ces Nymphes de leurs pleurs arrofent ce rivage,
Pandore! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de fes fens elle a perdu l'ufage.

PANDORE.

Ah! je fuis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers. J'ai trahi mon époux.
Puniffez-moi: nos maux font mon ouvrage.
Frappez!

PROMÉTHÉE.

Moi la punir!

Digitized by Google

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vieodieuſe,
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous dois.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté,
L'excès de ſa fragilité
Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi! malgré ma prière, & malgré vos ſermens
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuſe?

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ſes enchantemens,
A ſéduit ma raiſon faible & trop curieuſe.
O fatale crédulité!
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté:
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

L'AMOUR *deſcendant du ciel.*

Tous les biens ſont à vous, l'Amour vous reſte encore.....

(*Le théâtre change, & repréſente le palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le deſtin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne feront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Confolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Puniffez Jupiter en redoublant la flamme,
Dont vous nous embrafez tous deux.

PROMÉTHÉE ET PANDORE.

Le ciel en vain fur nous raffemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous fouffrirons enfemble,
Et c'eft ne point fouffrir.

L'AMOUR.

Defcendez, douce efpérance,
Venez, defirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ferez leur jouiffance,
Fuffiez-vous trompeurs:
C'eft vous qu'on implore,
Par vous on jouit,
Au moment qui paffe & qui fuit,
Du moment qui n'eft pas encore.

PANDORE.

Des deftins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'efpoir, à jamais fecourable,
De fes mains viendra fécher nos pleurs.



Dans nos maux il fera des délices,
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous ferons au bord des précipices,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Digitized by Google

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

COMÉDIE.

1767.

L 6

Digitized by Google



ACTEURS.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve, attachée au parti de Henri IV.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maiſon, élevée avec le marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la nourrice.

Monſieur RENTE, intendant de la maiſon.

BABET, élevée pour être à la chambre, auprès de la comteſſe.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domeſtiques, Couriers, Gardes.

La ſcène eſt dans le château de la comteſſe de Givry, en Champagne.

Digitized by Google

CHARLOT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente une grande ſalle où des domeſtiques portent & ôtent des meubles. M. Rente intendant de la maiſon eſt à une table, un Courier en bottes à côte. Madame Aubonne, nourrice, coud, & Babet file à un rouet ; une ſervante prend des meſures avec une aune, une autre balaie.*)

Monſieur RENTE l'intendant (*écrivant.*)

QUATORZE mille écus ! . . . ce compte perce l'ame. . . .
Ma foi je ne ſais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi qui vient dans ce château.

Digitized by Google

LE COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour fera beau !
Madame Aubonne ! ici nous la verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître !

Madame AUBONNE (*cousant.*)

Il eſt vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, ſaute, danſe chante,
Notre bonne eſt toujours dans ſa mine dolente.

Madame AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras ; chaque choſe a ſon tems.

LE COURIER (*à l'intendant.*)

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête ſera chère....
Mais pour ce prince auguſte on ne ſaurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vîte.

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince !

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit ;
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait sous peine de la vie ;
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provisions de bouche.

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret,
En ayant apporté, s'étaient laissés surprendre :
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

Digitized by Google

(*Madame Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte, deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou; une servante, qui balayait, s'approche & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.*)

Madame AUBONNE (*se levant.*)

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT (*écrivant*)

Le Roi;

Quatorze mille écus en six mois...

LE COURIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Je m'y perds quand j'y pense ! ...;

Le roi les rencontra.... son auguste clémence....

BABET.

Leur fit grace, sans doute ?

(*Ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus;

Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Digitized by Google

Le Béarnois, dit-il, eſt mal en équipage;
Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon roi! Le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout: le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(Il tire ſon mouchoir & s'eſſuie les yeux.)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Madame AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore.

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolennel
Un grave ambaſſadeur, je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer ſans trop de bienſéance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Çà donne du deſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, çà m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Digitized by Google

Madame AUBONNE (*se remettant à l'ouvrage.*)

Ah ! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui,
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir près d'un couvent....

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit.... la voilà.... tu pourras la remetire
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte, en hâte tu viendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure;
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
On en doit la moitié... Va vîte.

LE COURIER.

Adieu, Babet.

(*Il sort.*)

BABET (*reprenant son rouet.*)

La nourrice toujours dans son chagrin persiste !
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune Marquis que la bonne a nourri,
Est un grand garnement, & j'en suis bien marri.

Madame AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire ;
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

Madame AUBONNE.

Notre Marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh non ;
Il n'a point d'amitié ; le mal est sans remède.

Madame AUBONNE (*cousant.*)

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Les vices de l'esprit peuvent se corriger ;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

Les femmes, GUILLOT (*accourant.*)

GUILLOT.

AH ! le méchant Marquis ! comme il est malhonnête !

Madame AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

Digitized by Google

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul ; mais deux !

BABET.

Bon, c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté ; tout le monde est en proie
À des transports si grands en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

Madame AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

La chose est mal pourtant.... madame la comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens ; & Guillot est le fils d'un fermier
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

Digitized by Google

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis ?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai ? . . . . tu dis
Que je plais à Monsieur ?

GUILLOT.

Oh, tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en passant quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits ;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc !

Madame AUBONNE.

Quelle sotte folie !
Le Marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, & qui dans la maison
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même.
C'est pour lui qu'on la garde, & c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits ;

Tout doit être pour eux, femme de cour, de
ville,
Et de village encor. Ils en ont une file;
Ils vous écrèment tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet; parbleu: chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment!

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon
passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Madame AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh... j'entends si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, & je n'ose jamais.

L'INTENDANT (*se levant.*)

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah! tous les grands seigneurs se ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'Intendant....
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne, & sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident;

C'eſt un brave ſeigneur, & que par-tout on vante :
Madame la comteſſe eſt ſa proche parente :
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCÈNE III.

Les acteurs précédens, LE MARQUIS (*tous ſe lèvent.*)

LE MARQUIS.

MON vieux faiſeur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet ; bonjour, ma vieille bonne....

(*à Guillot.*)

Ah ! te voilà, maraut, ſi jamais ta perſonne
S'approche de Babet, & ſur-tout moi préſent,
Pour te mieux corriger je t'aſſomme à l'inſtant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez. . . . Monsieur Rente, à l'instant,
Qu'on me fasse donner six cens écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie;
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, & pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or & beaucoup de desirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le tems presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé vous épuisez ma caisse.
Quel tems prenez-vous là! quoi dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :
Je vois qu'il a raison.

Madame AUBONNE.

Fi ! quel discours infame !
Soyez plus généreux ; respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Madame AUBONNE (*pleurant.*)

L'ingrat !

GUILLOT (*dans un coin.*)

Il a l'ame bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS.

Eh, si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime . . . . . comme il aime . . . . . assez peu ; c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

Digitized by Google

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS. (*A Guillot qui est dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vîte. . . . Ah, ah, je t'aperçois,

Attends-moi, malheureux !

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'est-ce que je vois !

Je le cherche par-tout : que ses mœurs sont rustiques !

Je le trouve toujours parmi des domestiques.

Il se plaît avec eux, il m'abandonne.

Madame AUBONNE.

Hélas !

Nous l'envoyons à vous ; mais il n'écoute pas.

Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice ;

Mon cœur, en tous les tems, vous a rendu justice,

Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Étant cru mort long-tems, vous sauvâtes sa vie.
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

Madame AUBONNE.

Dieu veuille que madame,
Par ses soins maternels amollisse son ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE (*à l'Intendant.*)

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe ?
Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.

(*à ses gens.*)

Laissez-moi, je vous prie.

(*Ils sortent.*)



Digitized by Google

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui doit ne rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte & sans rigueur,
Parle à votre raison & sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre ;
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez ;
Et que Charlot toujours prompt à me satisfaire,
Faisait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie ;
La doctrine est pour eux, & non pour ma maison.
Je hais fort le latin ; il déroge à mon nom ;

Digitized by Google

Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup, qui polissant leurs
mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux loix de son devoir
Un officier ajoute un triste & vain savoir.
Mais sachez que ce roi, qu'on admire & qu'on
aime,
A l'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, & doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du seul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh ! j'aime auſſi Julie ; elle a bien des appas ;
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah, mon fils ! apprenez du moins à vous connaître.
Vos diſcours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réuſſit point ſans un peu d'art flatteur,
Et la groſſièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui ; mais ſoyez aimable.
Cette pure nature eſt fort inſupportable
Vos pareils ſont polis, pourquoi ? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu :
Leur ame en eſt empreinte, & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
Il faut plaire à ſa femme ; il faut plaire à ſon roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi,
Dompter cette humeur bruſque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il ? ſavoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai :
Julie eſt autre choſe ; elle eſt fort à mon gré.

Digitized by Google

Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive & la courtise;
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous,
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence;
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez, Madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VENEZ, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il ferait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS (*se détournant.*)

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'alégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.

Digitized by Google

Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'eſt que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en ſoldat mercenaire:
Je veux auprès du roi ſervir en volontaire,
Haſarder tout mon ſang; sûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſyle aſſuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe?

LA COMTESSE.

Vas, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place.
Mon fils, ſans doute, aura pour ſervir ſous ſa loi
Autant d'empreſſement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade eſt bizarre.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout foit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà.... mais.....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, & la baise.*

Je révère ;
J'ofe chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va.... je fuis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur fe déclare :
Le mien s'épanouit.... Quel bruit, quel tintamare !



Digitized by Google

SCÈNE VII.

Les acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée, & d'autres gens entrent en foule. Guillot, Babet, sont des premiers. Julie, la nourrice, dans le fond, elles arrivent plus lentement. La comtesse de Givry est sur le devant du théâtre avec le Marquis & Charlot.*

GUILLOT (*accourant.*)

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi;
Il étoit encor loin, mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si-tôt; c'est ce soir qu'on l'attend;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous fuis.... je rougis ; ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'eft pas encor faite.
Eft-ce bien déjà lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la baffe-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il eft très-beau.... C'eft lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & font fur fon paffage.
J'y vais auffi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh, je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'eft pas lui.

BABET (*allant & venant.*)

C'eft lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *c'eft lui*, la chofe eft claire.

L'INTENDANT (*arrivant à pas comptés.*)

Ils fe font tous trompés felon leur ordinaire.
Madame, un poftillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au jufte, & pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié furdorée,

Digitized by Google

D'excellens pâtissiers, d'acteurs Italiens,
Et des danseurs de corde, & des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors, & des trompettes,
Des faiseurs d'acrostiche & des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins;
On le crie au village & chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire.
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon soir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuie!

(*Ils sortent: la comtesse reste avec la nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, & ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus.
Il servira le roi, je ferai sa fortune.
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient;
Vous rendre tous heureux; c'est là ce qui soutient.

Madame AUBONNE.

Vous me rendez confuse, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne ?

Madame AUBONNE (*tristement.*)

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altérent du chagrin que tu montres sans cesse.

Madame AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

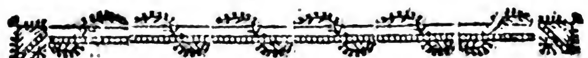
Madame AUBONNE.

Mon fils ! . . . Madame. . . allons.

Fin du premier Acte.



Digitized by Google



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, madame AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin, je le verrai ce charmant Henri quatre ;
Ce roi brave & clément qui sait plaire & combattre,
Qui conquit à la fois son royaume & nos cœurs ;
Pour qui mars & l'amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT (*dans un coin.*)

Elle aime ce grand homme, elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous ?

Madame AUBONNE.

Très-belle & très-bien mise :
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,

Digitized by Google

D'essayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement... il a le cœur fort tendre.
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre,
Je ne veux avoir l'air ni prude, ni coquet....
Eh, mon Dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT. (*Il sort.*)

Un bouquet! allons vîte.

Madame AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par Madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché?
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour,
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaisances,
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer;
Il sait être jaloux, & ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère.

Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !
Ses airs, & son ton brusque, & sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Madame AUBONNE.

Parlez net :
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïssable ;
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle :
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentimens, mes chagrins & mes vœux.

Madame AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourrice ?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne !

Madame AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comtesse à différer la chose ?
Tu sais la gouverner, ton avis en impose ;

Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le tems de me déterminer....
Mais réponds donc.

Madame AUBONNE.

Hélas !..... oui, ma belle Julie....
Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, Madame AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant..... Que votre fils, ma bonne,
Est galant & poli ! ... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte ?

Madame AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.

Digitized by Google

Heureux qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'au dernier rang le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je peux m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse, & ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, &, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Madame AUBONNE (*en soupirant.*)

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot.....
Non... Monsieur... mon ami... ma mère... que ce mot....
De Charlot... convient mal... à toute sa personne!

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

Oh ! les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma bonne ! . . .

Madame AUBONNE.

Eh quoi !

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de monſieur le marquis ?
L'art n'a rien pu ſur l'un. Dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ſes dons ſans meſure.

Madame AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui...
Je voudrais répéter..... Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas....

JULIE.

Cela n'eſt point étrange ;
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtiſans attirent les regards :
Les armes, le deſſein, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique ;
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

Digitized by Google

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez.... mais le respect, le
zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon.
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu, non...
Vous chantez à merveille : & votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence,
Asseyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Madame AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(*Elle s'assied ; ils dansent, & Charlot chante.*)

Elle donne des loix
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Elle donne des loix
Aux Berges, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger ?
On meurt à ses yeux sans espoir.
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux rois.

JULIE (*après avoir dansé un seul couplet.*)

Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame;
C'est un faible portrait d'une timide flamme.

Digitized by Google

Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût, sans doute, ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent sur-tout exciter ma colère.
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous !... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre...
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Madame AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE *recommence à danser avec Charlot, qui répète l'air.*

Elle donne des loix
Aux bergers, aux rois, &c.

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois & des Dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah ! si de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave & galant,
Charmant,

Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des loix, &c.
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III.

LE MARQUIS *entre, & les voit danser, pendant que* Madame AUBONNE *est assise, & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

MEURT de ne les plus voir ! . . . Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre, quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? & les payez-vous cher ?

Digitized by Google

JULIE.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère,
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer:
Mon cœur la méritait: il l'osait l'espérer.
(*En montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême.
Ses ordres sont sacrés: chacun doit les remplir.
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Madame AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne fais que répondre.
Écoute, mon garçon; je te défends.. à toi
(*Charlot le regarde fixement.*)
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

Madame AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh! comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Madame AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr, Monsieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect :
Vous deviez à Julie un peu plus de respect.
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse ;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me blesse!
Sortez, & devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, Monsieur.

LE MARQUIS (*menaçant Charlot.*)

Si....

CHARLOT.

Quoi, si ?

Mad. AUBONNE (*se mettant entre deux.*)

Mes enfans, paix, paix, paix;
Eh, mon Dieu! je crains tout.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout à l'heure;
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

tou s les deux, Monſieur, je ſais ce que je doi;
(*En regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de ſuivre en tout ſa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop, faquin.

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue:
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri,
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame aſſez frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous feriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner, peut-être, un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! miſérable....

JULIE.

Encor!

Madame AUBONNE.

Allez, mon fils, de grac
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place,
Tout ira bien, cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.

(*Il sort.*)

Madame AUBONNE.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire,
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV.

JULIE, madame AUBONNE.

Madame AUBONNE.

NON, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis;
Ces nœuds infortunés sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi! tu me serviras?

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire. . . .
M'y voila réſolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Madame AUBONNE.

O fortune ! ô deſtin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant reſpectons l'alégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la comteſſe.
Comment parler ? comment, par un trouble cruel,
Contriſter les plaiſirs d'un jour ſi ſolennel ?

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe.
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Madame AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler. . . .
Je n'ai jamais rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Madame AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

Hélas ! tout, dès long-tems, trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Madame AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir.
Je serai juste.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

SCÈNE V.

JULIE, madame AUBONNE, BABET.

BABET (*accourant avec empressement.*)

ALLEZ, votre marquis est un vrai trouble-fête.

Madame AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
Ce spectacle admirable attirait les passans;

Les filles l'entouraient ; toute notre ſequelle
Voyait le beau Charlot monté ſur une échelle,
Dans un leſte pourpoint faiſant tous ſes apprêts ;
Mais monſieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer ; & Charlot au contraire,
A dit que tout eſt bien. Le marquis en colère,
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce ſilence au marquis a cauſé du dépit ;
Il a tiré l'échelle, il a ſu ſi bien faire,
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chu par terre.

JULIE.

Ah ! Charlot eſt bleſſé.

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut. . . . Il s'eſt fâché, vraiment,
Il a dit de gros mots.

Madame AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.



Digitized by Google

SCÈNE VI.

JULIE, madame AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT (*en criant.*)

Ah mon Dieu, quel malheur!

JULIE.

Quoi!

Madame AUBONNE.

Qu'est-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune seigneur. . . .

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Madame AUBONNE.

Ah! mon Dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'chose.

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

Eh butor ! dis donc vîte de grace
Ce qui s'eſt pu paſſer, & tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas ! tout eſt paſſé. Le marquis là dehors,
Eſt troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Madame AUBONNE.

Ah, malheureuſe !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes !
Mais ce n'eſt pas Charlot : Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Pourſuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre qui ſagement ſe battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait ſaiſi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre monſeigneur, il ne ménage rien ;
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître,
Vas-t'en, il ne faut pas s'attaquer à ſon maître.
Mais Charlot lui diſait, Monſieur, n'approchez pas ;
Il s'eſt trop approché, voilà le mal.

Madame AUBONNE.

Hélas !
Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Les acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NON, il n'en est plus tems.

Madame AUBONNE.

Juste ciel, que j'implore !

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Madame AUBONNE (*en pleurant.*)

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée, & presque au même instant.
Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche si je puis qu'on entre & qu'on ne sorte :
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre,
Épargnons une mère,

Digitized by Google

JULIE.

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat ?
Je plains ſon fils.... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant ; mais il était mon maître.

Madame AUBONNE.

Quelle mort ! & par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juſte ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolennel,
Quand le roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne
Aux mains de la juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant ;
La juſtice eſt injuſte.

L'INTENDANT.

Ah ! les loix ſont biens dures.

Digitized by Google

BABET (*à Guillot.*)

Charlot ferait pendu !

GUILLOT.

Ce font des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.
On eft gai le matin, on eft pendu le foir.

BABET.

Mais le marquis eft-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reffource ?

GUILLOT (*à Babet.*)

Écoute ;
Il en difait de moi l'an paffé tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je ; il eft mort, il n'eft plus d'efpérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le filence.

GUILLOT.

Je gage que fa mère a déjà tout appris.

Digitized by Google

Madame AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.

(*Elle sort.*)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit & des cris chez madame!

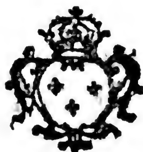
GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second Acte.



Digitized by Google



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupe de Gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir, sans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je desire la mort, & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils, la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi;
Ne se point revancher, imiter la sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis, qu'être tué par eux?

Digitized by Google

GUILLOT.

Elle a toujours raiſon, c'eſt très-bien dit.

CHARLOT.

J'eſpère

Qu'on ſouffrira du moins que je parle à ma mère;
Voudrait-on me priver de ſes derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'eſt évadée, elle eſt loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère eſt complice?

BABET.

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de ſa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguſte maîtreſſe!
Et que je plains Julie! elle avait la tendreſſe
De monſieur le marquis; & mes funeſtes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non je ne veux plus voir ce château reſpectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus ſi coupable.

(*A l'Intendant.*)

Vous, Monſieur, ſi jamais dans leur triſte maiſon,
Après cet attentat vous prononcez mon nom,

Digitized by Google

J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs.
Ils ne sont pas pour moi.... la source en est plus belle...
Adieu.... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure; je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET (*à ceux qui emmènent Charlot.*)

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.



SCÈNE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah ! je reſpire enfin.... Madame évanouie
Reprend un peu ſes ſens & ſa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour à tour
Rendent ſes yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
Devant la ſecourir, ne ſoit pas auprès d'elle ?
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeſte embarras ;
Par une fauſſe-porte elle s'eſt éclipſée.
Je prends part aux chagrins dont elle eſt oppreſſée.
Elle eſt pour ſon malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous ſe défier ?
Le roi viendra bientôt : ſon ſeul aſpect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois Champenois qui tue un grand ſeigneur,
L'exemple eſt dangereux après ces tems d'horreur,

Digitized by Google

Où l'état déchiré par nos guerres civiles,
Voit tous les droits ſans force, & les loix inutiles.
A peine nous ſortons de ces tems orageux.
Henri qui fait ſur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non : le brave Henri ne peut punir un brave.
Je ſuis la cauſe, hélas! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien dans ma ſimple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux Marquis, dans ſa ſotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon ſeigneur, & fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,
Aux bontés de ce roi galant autant que juſte.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y ſera ſenſible, il ſera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!



Digitized by Google

SCÈNE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au fecours ! ah mon Dieu, la misère !
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maifon.

JULIE.

Quoi, Babet !

BABET.

C'eft Charlot que l'on fourre en prifon.

JULIE.

Ô ciel !

BABET.

Des gens tout noirs, des pieds jufqu'à la tête,
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien mal-honnête,
Pour comble de malheur le roi, dans le logis,
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danfera point, plus de fête.... Ah Madame !
Que de maux à la fois !.... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eft en prifon !

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien long-tems.

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartemens:
Dans quel accablement elle est ensevelie !

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE (*soutenue par deux suivantes.*)

LA COMTESSE.

MES filles, laissez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT (*à Babet.*)

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(*Ils sortent.*)

LA COMTESSE (*se jetant dans un fauteuil.*)

Ô ma chère Julie ! en ma douleur profonde
Ne m'abondonnez pas . . . . je n'ai que vous au monde.

Digitized by Google

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur
Répond toujours au vôtre & sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée !
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort. . . . & je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & si sainte & si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah, Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte;
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point. . . . tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi . . . . le meurtrier . . . . n'aura donc point sa grace ?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

Digitized by Google

JULIE.

Il s'eſt vu bien preſſé.
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE (*en pleurant.*)

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère....

LA COMTESSE (*ſe levant.*)

Il devait dans mon fils reſpecter une mère.
Le fils de ſa nourrice, ô ciel ! tuer mon fils !
Cette femme après tout dont les ſoins infinis,
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraiſſant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon ſort eſt plus affreux ;
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périſſe ?

LA COMTESSE.

Quoi ? deux morts au lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourrice
Ferait donc la troiſiéme.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.
Elle eſt mère... & je ſais ce qu'il en doit coûter.

Digitized by Google

Hélas ! ne parlons point de vengeance & de peine.
Ma douleur me suffit.

(On entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine !

(Le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! le roi !

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô ciel ! il vient chez moi !

SCÈNE V.

LE COURIER *en bottes (qui était parti au premier acte arrive.)*

JULIE.

CHARLOT sera sauvé.

LE COURIER.

Le duc de Bellegarde ;
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

Digitized by Google

JULIE.

Le roi ne viendra point ?

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à peu près d'une lieue,
Dans un petit village avec ſa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en ſuis ſûre.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, ſuivi de pluſieurs domeſtiques de la maiſon. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE (*allant au devant de lui.*)

Ah! Monſieur, vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpère, Madame. Ici le roi m'envoie ;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(*A Julie qui veut ſortir.*)

Mademoiſelle, il faut que je vous parle auſſi ;
Votre aimable préſence eſt néceſſaire ici.

Digitized by Google

Sur le destin d'un fils, Madame, & sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

(*Il s'assied entre elles.*)

Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi;
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande & bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point,
Ce que je vais conter..... Ne vous affligez point,
Madame, & jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu.

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre,
Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.

Cette

Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs,
Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs;
Et ſans doute, en ſecret, elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe! ah, grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie!
Mais.... ferait-il bien vrai?

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré,
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le plus pur de mon ſang, & d'être vraiment
mère;
On n'aurait jamais fait cet affreux changement,

Digitized by Google

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel
indice ?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature ;
Et l'habitude en vous passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur ;
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur ;
Craignant, en disant vrai, de passer pour men-
teuse ;
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret, avec soin cacheté,
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.
Le billet déposé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.
Le soldat même à part, interrogé long-tems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air simple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le tems de l'imposture.
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus :
Il a tout confirmé. Des témoins entendus
Sur le lieu, sur le tems, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.

Digitized by Google

On ne le trompe point; il ſait ſonder les cœurs;
Art difficile & grand qu'il doit à ſes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
Que pour aimable & brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas! c'eſt le portrait vivant
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je, oui, c'eſt lui, je l'ai vu;
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encor ému.
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triſte nourrice appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant, mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper. Sa mère vous implore,
Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.



SCÈNE VII & dernière.

Les acteurs précédens. Madame AUBONNE, CHARLOT.

Madame AUBONNE (*se jetant aux pieds de la Comtesse.*)

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez ; levez-vous.
Je dois vous pardonner, puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les domestiques.*)

CHARLOT (*dans l'enfoncement avançant quelques pas.*)

Ô destinée affreuse !
Où me conduisez-vous ?

LA COMTESSE (*courant à lui.*)

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous ! ma mère !

LE DUC.

Oui, sans doute.

Digitized by Google

JULIE.

Ô ciel ! je te bénis.

LA COMTESSE (*en le tenant embrassé.*)

Oui, reconnais ta mère, oui, c'est toi que j'embrasse.
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

LE PEUPLE (*derrière le théâtre.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous, c'est à moi
De présenter le fils, & la mère & Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, Marquis.

Je ne sais où je suis !

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français...
Mon fils !

CHARLOT, Marquis.

J'en serai digne.

Digitized by Google

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un ſi bon maître.

CHARLOT, Marquis.

Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

Fin du troiſième & dernier Acte.

Fin du dixième Volume.

Digitized by Google



TABLE
DES PIECES
Contenues dans le dixième volume.

Fin de la table du tome dixi ème.

N.º d' Invent: 530 3089

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





Google

BIBLIO

SCA

PLUT

N.°